

CLAUDE BRIXHE - RECAI TEKÖĞLU

CORPUS DES INSCRIPTIONS DIALECTALES DE PAMPHYLIE SUPPLÉMENT V

Recai Tekoğlu, Maître de Conférences à l'Université d'Antalya, a bien voulu se joindre à moi pour poursuivre les recherches sur le dialecte grec de Pamphylie, commencées au début des années 60. Hormis les n° 258 (Pergé) et 259 (territoire d'Aspendos), les documents présentés ici sont le fruit de deux campagnes communes (1997 et 1999) et, notamment pour le texte le plus important (n° 276), de l'activité personnelle de R. T.

Pour les inscriptions antérieurement publiées, on trouvera:

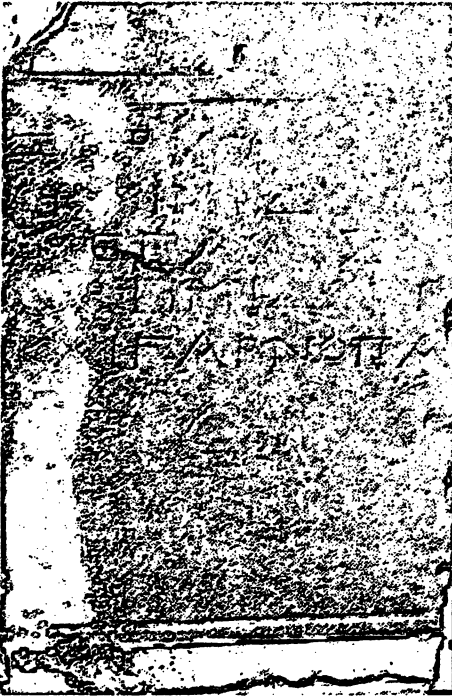
- les n° 1 à 178, dans DGP, avec index;
- les n° 179 à 192, dans le Supplément I: Etudes d'Archéologie Classique (= EAC) V (1976), 9–16;
- les n° 193 à 225, dans le Supplément II, L'Asie Mineure du Nord au Sud (= EAC VI), Nancy 1988, 167–234, avec index couvrant les Suppléments I et II;
- les n° 226 à 242, dans le Supplément III, Hellènika symmikta (EAC VII), Nancy 1991, 15–27, avec index;
- les n° 243 à 257, dans le Supplément IV, Kadmos 35 (1996), 72–86 et pl. I–VIII, avec index.

C. B.

DGP n° 62. Lors de la découverte, par C. B., de la stèle concernée, elle était engagée dans un escalier et la partie gauche de l'inscription était invisible. Depuis, elle a été dégagée et R. T. l'a revue récemment.

La restitution des lignes 2–5 est confirmée. Mais, à la ligne 1, là où C. B. croyait pouvoir lire [E]ρμόπολις, on voit nettement Ξερμόπολις, cf. la photo de la pierre.

Nous sommes en présence d'un nom grec, non encore connu et bien embarrassant. Aucune explication ne s'impose et aucune tentative d'interprétation ne peut faire l'économie d'une ou deux muta-



DGP n° 62

tions dialectales. Nous voyons deux pistes possibles, simples hypothèses de travail:

a. Le premier membre du composé serait fourni par ξέσμα/ξέσματος “raclure, copeau” ou ὁ ξέσμος (glosé par σπάραγμα chez Hésychius): on aurait un sobriquet dérisoire, sans contrepartie dans le lexique. Cette hypothèse impliquerait le rhotacisme de *s* devant *m*¹, inconnu jusqu’ici en paphlagonien.

b. On connaît l’adjectif ἔρημος “désert, solitaire, vide de, dépourvu de”, et, formé sur lui, le verbe ἔρημώω “dévaster, vider de” etc. De ce dernier est issu le verbe composé ἐξερημώω “dévaster, vider totalement”: à partir de là et sans même qu’ait existé un adjectif *ἐξέρημος (mais quel est le statut

d’ἐξέρημα donné sans explication par Hésychius ?), peut-on imaginer la création d’un *Ἐξερημόπολις sur le modèle de l’ἐρημόπολις “privé de sa cité”² d’Euripide, *Troy*. 603 ? Pour passer d’*Ἐξερημόπολις à Ἐερμόπολις, il faudrait supposer une aphérèse et une syncope, deux phénomènes dialectalement bien attestés, cf. DGP, 43–45.

258. Pergé. Petit autel de calcaire trouvé sur le chemin qui mène au village de Toparlar (le Topallar de la carte turque au 1/200.000, au N.-O. de Pergé ?), aujourd’hui conservé au dépôt des fouilles. Moulures (endommagées à gauche) au sommet; face supérieure évidée, sans doute pour recevoir les libations. Haut. 36 cm, larg. 16 cm, ép. 14 cm. Sur la partie supérieure du corps, une dédicace de trois lignes; haut. moy. des lettres: 1,7 cm.

Publ. par S. Şahin, *Die Inschriften von Perge I* (I. K. 54), 3–4, n° 3, et pl. III (excellente photo de la pierre).

¹ Cf. en crétois κόρμοι pour κόσμοι, Bile, 131.

² C’est ainsi qu’on traduit habituellement l’adjectif, mais est-ce bien son sens ? “dont la cité est vide, un désert” ?

Διφί, Ἰστίᾱι
 Νῶμῆνιῶ
 ἐπίστασι

“A Zeus (et) à Histia, Nômêniô (a dédie cet autel) comme *épistasis*.”

Nous avons ici la seconde inscription dialectale livrée par Pergé. Comme la première (DGP, n° 225 = Şahin, o.c., 2–3, n° 1), elle utilise l’alphabet épichorique: E recouvre toutes les voyelles de timbre *e* (partiellement représentées dans le texte); outre /o/ (non représenté), O note non seulement le /o:/ hérité, mais aussi sans doute le /o:/ issu de la contraction (respectivement 2e et 1er O de Νῶμῆνιῶ). Comme /o:/ est déjà rendu par Y en 276 (infra), ce dernier devrait être postérieur au présent document. Soulignons que *h*, susceptible d’apparaître à l’initiale de Ἰστίᾱι, n’est pas noté.

L’épigraphie pamphylienne n’offre guère de repères permettant de tirer des indications chronologiques du tracé des lettres: certaines d’entre elles présentent peut-être de légers apices, les segments extérieurs du *sigma* sont parallèles et les deux hastes du *pi* sont égales (sans débordement à gauche ni à droite de la barre horizontale), mais la barre du A est droite, les deux jambes du *mu* sont obliques, la partie droite du *nu* ne descend pas aussi bas que la gauche et O est nettement plus petit que les autres caractères. Le document n’émane pas de la même main que DGP, n° 225 (où ξ, Γ et absence d’apices): serait-il postérieur ?³ L’orthographe invite à la prudence: comme DGP, n° 225, devrait-il être assigné à la seconde moitié du IVe siècle ?

Tous deux enfants de Cronos et de Rhéa, les divinités honorées sont associées ici dans la protection du foyer (cf. le bref commentaire de Şahin). Leurs noms sont en asyndète, cf. e.g. Ἀπόλλωνι Ἀσκληπίωι à Epidaure (IG IV 1112). Sur l’absence de *digamma* au début du nom et le vocalisme initial (non attique) de Ἰστίᾱι, qu’on rapproche généralement du latin *Vesta*, voir Chantraine, s. v. Ἑστία. Le datif en -ᾱι est un archaïsme pour -ᾶ dès le plus ancien texte (DGP, 98).

Le nom du dédicant correspond à l’attique *Νουμηνίων, tiré de l’adjectif-νουμήνιος < νεομήνιος, ici “(né) à la première lune/le premier jour du mois”. Le premier O risque de recouvrir le produit (/o:/) de la contraction de *eo* (voir plus haut), sans que soit totalement à exclure une hyphérèse (cf. infra Νωμίνου, n° 275), O notant alors

³ Şahin ne le date pas, se contentant de le placer dans la section “Dokumente aus vorrömischer Zeit”.

simplement /o/. Le second *iota* rend le glide *j* après /i/ en hiatus et la nasale finale n'est pas notée (voir DGP, 58–59 et 64). Il ne semble pas que le nom soit attesté ailleurs, sous quelque forme que ce soit. Autres noms pamphyliens appartenant à la même famille (sur celle-ci Bechtel, 522, sous Νεμήνιος, et Masson 1990, 327): Νωμίνου (infra, n° 275), Νυμήνιος et Νουμήνιος (= Νουμήνιος), où /o:/, passé à [u:], est rendu par Y/OY (timbres d'amphores inédits conservés à Alexandrie, P/D 207 et P/S 202, collection Bénaki).

Ἐπίστασι (accusatif) était déjà apparu avec DGP, n° 225: R. Merkelbach et S. Şahin y voyaient un datif et traduisaient par “auf Grund eines Traumgesichts” (Ep. Anat. 11, 1988, 99); Cl. Brixhe interprétait la forme comme un accusatif, dans lequel il cherchait la désignation de l'objet dédié, partie de la construction dans laquelle était insérée la pierre porteuse de la dédicace (Bull. épigr. 1990, 618). La nature de la présente dédicace et la pierre qui la porte montrent que les deux hypothèses étaient erronées: a) le mot est bien à l'accusatif; b) cet accusatif représente non pas le complément d'objet direct du verbe implicite (ici) ou explicite (DGP, n° 225), mais l'attribut du complément d'objet implicite (l'objet dédié); c) Şahin a donc raison d'en comparer maintenant (I. v. Perge, l. c.) l'emploi avec celui d'εὐχή ou d'ἀπαρχή dans les dédicaces, mais sans tenter d'en préciser le sens: ici proche de “prémices” ? cf. l'un des sens d'ἐπίστασις “début, commencement”.

259. Stèle conservée au musée de Sidé, mais apportée de Sekiköy, petit village à 16 km à vol d'oiseau au Sud/Sud-Est d'Aspendos et à 6 km à l'Est de Gügercinlik (d'où provient DGP, n° 169). Le monument a perdu sa partie supérieure: haut. actuelle 49 cm, larg. 41 cm, ép. 11 cm. En relief, entre deux pilastres, trois personnages: à gauche, une femme assise, tournée vers la droite; sur un chiton, un himation qui lui recouvre la tête et descend jusqu'aux pieds, main droite sur les genoux, main gauche tenant le bord de l'himation au niveau du cou. Au centre, tourné vers elle, un homme debout, vêtu d'un himation (ou d'une toge ?), qui descend jusqu'à mi-jambe, bras gauche replié sur la taille et tenant le bord droit du vêtement. À droite, de face, un homme debout, avec même vêtement, main droite repliée sur la taille et tenant le bord gauche de l'himation. Sur la plinthe qui sert de base au monument et supporte les pilastres, une inscription de deux lignes en très mauvais état; haut. des lettres: 1,5 cm. Le monument a été revu par l'un de nous, qui l'a photographié et estampé: photos de la pierre et de l'estampage.



N° 259, pierre



N° 259, estampage

Publ. par G. E. Bean, *Side kitabeleri. The Inscriptions of Side* (Türk Tarih Kurumu yayınlarından, Ve série, n° 20), Ankara 1965, 56–57, n° 153, et pl. XIX, fig. 60; cf. DGP, 286, n. 2.

Φαρνόπα[ς?] Τροκονδα[υ]
ΚΟΥ . . [6 cm] ΠΙΑ(?)ΑΣΑΛΛΑΥ

Lecture de Bean: ΓΑΙΝΟΕΚΑ . . ΤΡΟΚΟΝΔΑ | ΚΟΥ ΛΠΙΑΙ-
ΝΑΛΛΑΥ.

Ligne 1. La première lettre est assurément un F, intact; la troisième un *rhô*, dont la boucle a perdu sa partie inférieure. – Ce que Bean a lu EK et qui peut aussi sembler correspondre à E + I devrait être un Π, parasité par des traits fortuits et de même largeur (1,5 cm) que le Π de la ligne 2. – Après la séquence ΠΑ, lacune de 2,2 cm: place pour une lettre plutôt que pour deux. – A la fin de la ligne, l'*alpha* est au-dessus du Α de la ligne suivante: il y a donc place pour une lettre au bord de la pierre.

Ligne 2. Après ΚΟΥ évanescent, deux lettres triangulaires: Λ? Δ? Α? – Puis, une lacune de 6 cm: deux ou trois lettres. – Après ΠΙ, deux lettres triangulaires: Λ? Δ? Α? – Après la seconde, à peu près sûrement, partie supérieure d'un Σ.

La fin de la ligne 2 (-αυ) correspond au génitif singulier pamphylien d'un masculin en -α: (DGP, 99–100) et Bean soupçonnait l'origine dialectale du document, l'attribuant au territoire d'Aspendos et imaginant son lieu de trouvaille susceptible d'indiquer la frontière entre Aspendos et Sidé. Il a certainement raison sur les deux premiers points, mais tort sur le troisième: à la frontière politique ne correspondait sans doute pas une frontière linguistique, avec dialecte du côté aspendien et autre grec (lequel ?) ou langue indigène du côté sidétique; la forme prise par les noms ou les mots grecs présents dans les textes

épichoriques de Sidé⁴ indique clairement qu'on parlait là un grec identique à celui du reste de la Pamphylie.

Combien de défunts l'építaphe concerne-t-elle ? Son état interdit toute certitude. Sous toutes réserves, nous partirons de l'hypothèse qu'elle nomme un couple, chaque ligne étant occupée par le nom d'un défunt suivi du patronyme.

Φαρνόπα[...] est un nom féminin spécifiquement pamphylien, voir DGP, n° 60 et indices. La lettre perdue qui suit ΠΑ devrait lui appartenir, puisque ΤΡΟ- est à coup sûr l'initiale du nom suivant: d'où peut-être Φαρνόπα[ς], dans le cadre d'une építaphe où le nom du défunt serait au génitif (sur cet usage minoritaire, mais bien attesté, voir DGP, 206, et infra n° 266, 268 et 273).

La forme pamphylienne de l'anatolien Τροκονδας (variante la plus banale, cf. Zgusta 1964, § 1512/31) est Τρεκουδας (DGP, n° 127, et timbres amphoriques). Le vocalisme du nom et le maintien du ν dans la séquence -νδ- trahissent une influence extradialectale (celle de la koiné). Si -α en était la désinence, ce ne pourrait être que celle d'un accusatif ou d'un datif, cas qui n'ont rien à faire ici: s'il s'agit bien d'un patronyme, on écrira Τροκονδα[ν].

La lacune qui affecte la première moitié de la ligne 2 interdit toute segmentation assurée. Il est possible, sans plus, que le second nom commence avec ΠΙ-.

Pour le premier (second défunt ? cf. supra), les traces subsistantes autorisent diverses lectures: ΚΟΥΑΛ-, ΚΟΥΔΑ-, ΚΟΥΛΑ-, ΚΟΥΑΔ-, entre lesquelles le répertoire onomastique pamphylien ne permet pas de choisir.

Le second nom (patronyme) pourrait être Πιδασαλαν. Ce serait le génitif d'un *Πιδασαλας, inconnu jusqu'ici, mais plausible: un dérivé (Πιδασα-λας) ou un composé (Πιδα-σαλας) ? L'anthroponymie anatolienne est susceptible d'étayer les deux hypothèses. En raison des incertitudes qui entourent la forme, on nous pardonnera de ne pas aller plus loin.

260. Aspendos ? Petite stèle sans fronton, conservée au musée d'Antalya, provenant probablement de Belkis/Aspendos. Haut. 53 cm, larg. 25 cm, ép. 17 cm. Sur le corps, petite moulure simple, sous laquelle a été gravée une építaphe de deux lignes; haut. moy. des

⁴ Cf. e.g. *istratag* pour στραταγός ou *Poloniu* (*Poloniw*) pour Ἀπολλώνιος, voir par exemple G. Neumann, *Annali Scuola Norm. Sup. Pisa*, classe di Lettere e Filos., serie III, vol. VIII 3 (1978), 873-874.

caractères: 1,5 cm (*omicron* plus petit). D'après le style des caractères (*alpha* à barre droite, mais apices discrets) et l'orthographe (finale -ίυ), début du second siècle a.C. ? Photo de l'estampage.



ΘίΙας ΞΕΙΙς
Ἀπελονίυ

“Thivas et Evis, fils d’Apélonis”.

Les lettres du second nom ont été espacées de façon à couvrir la totalité de la ligne.

ΘίΙας ou ΘίΙᾱς: a) remarquons tout d’abord que le graphème Θ est rare dans les noms indigènes; celui-ci vaut successivement [th], puis [θ] en grec et les langues anatoliennes ignorent la première articulation et sans doute la seconde (le phonème grec recouvert par Θ y est normalement assimilé à t). Le nom devrait donc être grec. b) Nous ne sommes pas dans un contexte où l’ancien /th/ pouvait passer à [t] (e.g. après s ou devant r, voir Brixhe 1995); un échange Θ-T est donc ici exclu et la recherche étymologique doit partir de Θ. La meilleure hypothèse serait d’y voir l’équivalent dialectal de Θήβας ou Θηβᾱς: I pour H est banal et, après la spirantisation de /b/, à l’intervocalique le phonème peut être écrit Ι et inversement l’avatar υ de *w peut être noté par Β, voir DGP, 81–82. Le nom serait nouveau: il s’agirait d’un hypocoristique d’un nom tel que Θηβαγένης, largement répandu hors de Béotie, à mettre aux côtés de Θείβιχος, Θείβων (Bechtel, 209) et Θηβάδας/Θηβάδης (Fraser – Matthews I et II, s. n.).

ΞΕΙΙς correspond à l’aboutissement dialectal d’Εὔιος (Bechtel, 531), épithète de Dionysos employé comme anthroponyme, avec prononciation semi-vocalique du second élément de la diphtongue (DGP, 40–41) et réduction de -ios à -i:s (ibid., 25–27, et Brixhe 1994).

Ἀπελονίυ, qui vaut Ἀπολλωνίου, est déjà attesté sous cette forme en DGP, n° 119, 122, 161 et 179; sur ses différents aspects, voir ibid., 43–45, 100–101 et 138.

261. Aspendos. Partie supérieure d'une stèle avec fronton (très endommagé), vue dans le jardin de Sadık Aksoy, Burhaneddin Onat caddesi n° 102, à Antalya: elle vient probablement de Serik (sous-préfecture située à quelques km à l'Ouest d'Aspendos, sur l'ancien territoire de cette cité, cf. déjà DGP n° 84, 90 et 91), découverte lors de travaux effectués par la commune; on peut donc l'attribuer à Aspendos, sans pouvoir préciser l'emplacement de la nécropole d'origine. Elle semble à présent perdue. Haut. 40 cm, larg. 30 cm, ép. 10 cm. Sur le corps, une petite moulure simple entre les lignes 2 et 3 d'une épitaphe qui en comporte quatre; haut. moy. des caractères: 2 cm. IIe siècle ? Photo de la pierre.



Κοπερείνα
Αἴφαν

Θρασέας
Νεφολέις

A la ligne 4, le digamma avait été oublié; il a été rajouté, très petit, après coup.

“Κοπερείνα, fille d'Aivas; Thraséas, fils de Névopolis”. Epitaphe d'un couple.

Κοπερείνα (variante de Κοπερίνα) est un nom strictement pamphylien, dérivé de κόπρος, voir DGP, n° 31 et indices.

Αἴφαν est le génitif d'Αἴφας, équivalant à Αἶας/Αἴαντος (nom d'Ajax); il s'agit d'un hypocoristique d'Αἰόλος, voir Chantraine, s. v. Il est attesté ailleurs: cf. à Cnossos, comme nom de boeuf, *a₃wa* et, comme nom d'hommes, Αἴφας à Olympie (Fraser – Matthews, IIIA s. n.) et sur un vase corinthien trouvé à Caere (Schwyzer, Exempla, 122/3).

Θρασέας est banal (cf. Bechtel, 212). S'il apparaît pour la première fois dans le corpus dialectal, il était déjà connu pour de hauts personnages pamphyliens au service des Ptolémées: un gouverneur de Cilicie, après 238 a.C., Bull. épigr. 1990, 304, cf. Cl. Brixhe, chez A. Davesne et Fr. Laroche-Traunecker, Gülınar I. Le site de Meydancık-kale, Paris 1998, 348; un gouverneur de Tamassos (Chypre) vers 200 a.C., M. Launey, Recherches sur les armées hellénistiques I (Paris 1949), 470 et 797, et II (ibid. 1950), 1222.

Νεφοπόλεις est le génitif de Νεφόπολις, avec finale *-ios* > *-i:s* (Brixhe 1994); même forme en DGP, n° 17; pour un premier membre en Νεο-, voir indices de DGP.

262. Boğazkent (anciennement Boğasak). Petite stèle sans fronton (sommet et base marqués par une moulure), brisée en deux parties jointives, vue devant la maison de Mehmet Gökoğlu, trouvée sur les flancs de la colline de Kilisetepe (voir déjà DGP, n° 167–168). Haut. 40 cm, larg. 16 cm, ép. 9 cm. Sur le corps une petite moulure simple, sous laquelle on a gravé une épitaphe de deux lignes; haut. moy. des lettres: 1,4 cm. IIe siècle (tracé des lettres et orthographe) ? Photo de la pierre.



Αριαμης
Δαματρίου

“Ariamis, fils de Damatris”.

Αριαμης est un nom nouveau, désignant probablement un homme; sa finale renvoie à *-ις* plutôt qu’à *-ιος*. – Hypocoristique d’un nom grec **’Αρι-αμ-*, à premier élément augmentatif *’αρι-/’ερι-*, comparable à *’Αρι-άλης* ou *’Αρι-άνθιος* (Bechtel, 65–66) ? L’idée n’est pas à exclure, mais deux autres pistes sont possibles: a) une piste iranienne, à partir de l’ethnique *Ariya-* (*’Αριος/’Αριοι* en grec), qu’on retrouve sans doute dans *’Αριόμαρδος* et *’Αριαβίγνης*, dans le vieil iranien *Aryamana*: “de coeur/d’esprit aryen” (*’Αριαμένης*

dans les sources grecques, *Erijamâna-* en lycien)⁵. b) Une piste anatolienne: le nom a l’allure d’un participe luvite en *-(m)mi*, formé sur verbe actif-transitif avec diathèse passive, cf. *piyami-* “donné”⁶;

⁵ Voir E. Benveniste, *Titres et noms propres en iranien ancien*, Paris 1966, 83 et surtout 102; R. Schmitt, *Die Iranier-Namen bei Aischylos* (= Österr. Akad. Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., Sitzungsber. 337), Vienne 1978, 18 et 30; le même, *Iranisches Personennamenbuch* (même éditeur, Sonderpubl. der Iranischen Kommission), Fasz. 4, Vienne 1982, 21.

⁶ Voir Laroche 1959, 142.

or le louvite a bien une verbe *ari(ya)-* (voir Laroche, o. c., s. v.), mais qui, intransitif (“arriver”), ne peut fournir un tel participe. Cependant le hittite possède un verbe *ariya-* “fixer/indiquer par oracle”⁷, non encore attesté en louvite; si ce dernier connaissait ledit verbe, un **ariyami-* serait tout à fait concevable. L’isolement du nom dans les textes grecs micrasiatiques rend le choix entre ces hypothèses d’autant plus difficile que l’anthroponymie de l’aire louvite a probablement connu un autre (?) suffixe *-mi*, s’ajoutant cette fois à des bases nominales (Houwink, 181–182; Laroche 1966, 330).

263. Ibidem. Stèle sans fronton vue dans la cour de la maison de Sevkek Uysal (même origine que la précédente). Partie supérieure brisée en diagonale. Haut. 52 cm, larg. 30,5 cm, ép. impossible à mesurer. Sur le corps, petite moulure simple au-dessus d’une inscription de deux lignes; surface inscrite très endommagée; haut. moy. des lettres: 2 cm. IIe siècle ? Photo de l’estampage.



Ζοφάλιμα
Φορδισίου

A la ligne 1, ce qui reste de l’*alpha* final se trouve exactement au-dessus de l’*upsilon* de la ligne 2: il n’y avait donc certainement aucune lettre au-delà.

“Zovalima, fille de Phordisis”.

Pour Ζοφάλιμα, spécifiquement pamphylien, dérivé de ζωφός avec suffixe complexe, voir DGP, n° 212 et son commentaire.

Φορδισίου = Ἀφορδισίου, cf. DGP, 43–45, 61–63 et indices.

264. Küçük Belkis. Partie supérieure d’une stèle sans fronton, vue devant la maison de Kemal Güzel. Haut. actuelle 27 cm, larg. 30 cm, ép. 17 cm. Sur le corps une épitaphe de quatre lignes avec mou-

⁷ Cf. Joh. Tischler, Hethitisches etymologisches Glossar, Innsbruck 1977 sqq., s. v., et Joh. Friedrich – A. Kammenhuber, Hethitisches Wörterbuch, Zweite völlig neubearbeitete Auflage, Lieferung 4, Heidelberg 1979, s. v.

lure simple entre la deuxième et la troisième; haut. moyenne des lettres: 2,5 cm. IIe siècle ? Photo de la pierre.



Θανάδορος
Κανυτίφυς

Φανας Πάτρα
Πελονίου

“Thanadorus, fils de Kanuteus;
Vanas (et) Patra, enfants de
Pélonis”.

La ligne 3 comporte les noms d'un frère et d'une soeur, sans coordination, suivis du patronyme (l. 4): pour cette pratique voir par exemple DGP, n° 96, 247, 254 ou 31 (deux frères et une soeur + patronyme).

Sur les différents aspects de Θανάδορος = Ἀθηνόδορος, se reporter à DGP, n° 26 et p. 43–45, 134–135.

Κανυτίφυς réfère à un nominatif en -εύς et sa finale correspond à -ῆφος, DGP, 112. Le nom est difficilement explicable par le grec; mais l'onomastique personnelle anatolienne n'offre pas davantage de parallèle. Peut-être s'agit-il d'un ethnique sur base indigène, comparable à Οορμνεύς ou Κεσκεύς (voir indices de DGP): cf., dans l'Est de la Cilicie Trachée, le toponyme Κανυτηλ(ι)δ/α/ (Zgusta, Kleinas. Ortsnamen, Heidelberg 1984, § 433), et l'ethnique (?) paléophrygien attesté en Ptérie nom. *Kanutieivais*, gén. *Kanutieivanos* (Cl. Brixhe, M. Lejeune, Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes, Paris 1984, P-02 et -03). Mais le lien entre ces différentes formes peut ne pas aller au-delà de la simple assonance.

Il est impossible que Φανας soit un hypocoristique de noms grecs en Φαναξ(ι)-; ce serait contraire à la formation de ce type, qui conserve au moins le -ξ-, cf. Bechtel, 45. C'est donc vraisemblablement un nom d'origine indigène: il y a quelque chance pour qu'il s'agisse de l'avatar tardif du *Wana* hittite (Laroche 1966, 204), susceptible de survivre également dans Ουαναλις/Βαναλις/Οαναλις (Φαναλις) (Lycaonie, Isaurie, Zgusta 1964, § 1137/1–3). Notre connaissance

actuelle des lexiques hittite ou louvite ne permet pas d'en identifier le sémantisme avec certitude.⁸

La morphologie pamphylienne fait de Πάτρα un nominatif féminin, nom de la soeur de Φανας: simple contrepartie féminine du Πάτρους de DGP, n° 198A (hypocoristique de composés à premier élément Πατρ(ο)-) ou abstrait πάτρα “patrie, descendance” employé comme anthroponyme ?

Πελονίου = Ἀπολλωνίου, voir DGP, 43–45, 93–95, 138 et indices.

265. Belkis-Köleler. Stèle sans fronton engagée sous un des piliers de l'auvent de l'écurie de Muhittin Yılmaz. Hauteur 55 cm, largeur 30 cm, épaisseur impossible à mesurer. Sur le corps, moulure simple au-dessus d'une épitaphe de deux lignes; haut. des lettres: un peu moins de 2,5 cm (O, Ω et Σ plus petits). *Alpha* à barre brisée, *apices* très accentués: IIe/Ier s. ? Photo de l'estampage.



Μεγάλεις
Ἀρτεμιδώρου

“Mégaleis, fils d’Artémidôros”.

Cette épitaphe ne comporte aucun trait proprement dialectal: elle présente Μεγα- pour le Μεα- ou Μια- attendu (cf. infra n° 272) et Ἀρτεμι- au lieu d’Ἀρτιμι- (DGP, 18–19) pour le nom d’Artémis. Bien qu’écrite en koiné, nous l’avons intégrée au corpus, parce que, gravée sur une stèle identique à la plupart de celles publiées ici, elle en est contemporaine et illustre ainsi la complexité linguistique de

⁸ Cette base est, en effet, peut-être différente du *wan(n)i-* louvite “bloc de pierre, stèle” (Laroche 1959, s. v.), qu’on retrouve peut-être dans l’anthroponyme *Wanni* (Laroche 1966, 204), éventuellement continué par le Ουανεύς cilicien d’un texte grec de l’ère chrétienne (Zgusta 1970, § 1136a).

l'époque, cf. déjà, pour les mêmes raisons, DGP, n° 222. Sur Μεγάλεις = Μεγάλ(λ)ης en Pamphylie, voir le commentaire de DGP, n° 5.

266. Ibidem. Petite stèle sans fronton, vue sur l'escalier d'Ahmet Topal. Haut. 48 cm, larg. 29, ép. 15 cm. Sur le corps, une moulure simple au-dessus de deux lignes d'écriture; haut. moy. des caractères: 2 cm (O plus petit). IIe siècle ? Photo de l'estampage.



Πορσόπας
Πτολέμαν

“Porsopa, fille de Ptolémas”.

Le nom de la défunte est ici au génitif: sur cet usage (minoritaire), voir DGP, 206, supra n° 259 et infra n° 268 et 273.

Le document apporte la seconde attestation de Πορσόπα (< προσώπα/προσώπη), inconnu hors de Pamphylie, voir DGP, n° 46.

Πτολέμαν est le génitif (DGP, 99–100) d'un Πτολέμας, nouveau en Pamphylie; le nom est connu ailleurs, cf. e.g. à Chypre (avec autre flexion: Πτολεμᾶς), Fraser – Matthews I, s. n. Il appartient naturellement au groupe d'anthroponymes formés sur πτόλεμος/πόλεμος (Bechtel, 374–375). Comme l'initiale de ce nom est parallèle à celle de πτόλις/πόλις et qu'on a toujours πόλις (cf. infra n° 276) ou -πολις en Pamphylie, on se gardera d'épiloguer sur l'appartenance dialectale du nom (voir Masson 1990, 124–126): autochtone (achéisme ? éolisme ?) ou importé ?

267. Ibidem. Stèle sans fronton, vue au même endroit que la précédente. Haut. 56 cm, larg. 31 cm, ép. 14 cm. Sur le corps, une petite moulure simple au-dessus de deux lignes d'écriture; haut. moy. des lettres: 2,5 cm. IIe siècle ? Photo de la pierre.



Ἀσπάσεις
Ἀσπασίου

“Aspaseis, fils d’Aspaseis”.

Le fils porte exceptionnellement le même nom que le père (cf. infra n° 269). Ce nom est banal, tiré d’un trait de caractère (adjectif ἄσπασιος “heureux, joyeux”, Bechtel, 510). Il fait ici son apparition dans le corpus épigraphique dialectal, mais il est présent dans le corpus amphorique (Ἀσπάσις en P/D 83, collection Bénaki, Musée d’Alexandrie, inédit).



268. Belkis. Petite stèle avec fronton (orné d’une rosace), vue dans la cour de la maison de Nuri Yilmaz, non loin du théâtre. Haut. 33 cm, larg. 22,5 cm, ép. 11 cm. Sur le corps, moulure simple au-dessus d’une épitaphe de deux lignes; haut. moy. des lettres: 2 cm (O plus petit). IIe siècle ? Photo de la pierre.

Μειναδόρας
Ἱαρεΐφους

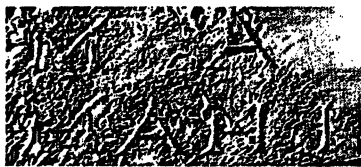
“Meinadora, fille de Hiareus”.

Le nom de la défunte est au génitif, cf. supra n° 266.

Les deux noms étaient déjà connus. Pour le premier (= Μηνοδόρας), cf. DGP, n° 154, 164, 201, 209 et infra 271: on se reportera à l’analyse de sa contrepartie masculine Μινάδορος, DGP, n° 82.

Le patronyme, nom du “prêtre” comme anthroponyme, était déjà connu par DGP, n° 191; on le retrouve dans les timbres amphoriques (Ἰαγεύς/Εἰαγεύς, P/S 177 et 356, P/D 34, 99, 104, 232, 238, collection Bénaki, Musée d’Alexandrie, inédits); sur sa flexion (gén. en -εῖφος = -ῆφος), voir supra n° 264 (Κανυτίφος).

269. Belkis-Camiliköy. Fragment de la partie inférieure d’une stèle, vue dans le jardin de Durmuş Yılmaz. Haut. actuelle 36 cm, larg. actuelle 27 cm, ép. 12 cm. Restes de la partie gauche d’une épitaphe: important intervalle entre les lettres de la ligne 1, vraisemblablement dû au souci d’équilibrer la longueur des deux lignes du texte; haut. moy. des lettres 1,8 cm. Apices nets sans être hypertrophiés, mais *alpha* à barre droite: première moitié du IIe siècle ? Photo de l’estampage.



Μά[νις]
Μάνι[τους]

“Manis, fils de Manis”.

Μά[νις] (= Μάνης) plutôt que Μά[νεις],
cf. Μάνι- (l. 2).

Μάνι[τους] ou Μάνι[της] = Μάνητος, génitif du même.

A nouveau (cf. déjà supra n° 267), père et fils portent le même nom. Sur la fréquence de celui-ci en Pamphylie, voir DGP, n° 26 et indices.



270. Belkis-Camiliköy. Stèle sans fronton, vue dans le mur bordant un champ appartenant à Ibrahim Demir. Haut. 51 cm, larg. 26,5 cm, ép. 18 cm. Moulure simple au-dessus d’une épitaphe de deux lignes. Concrétions calcaires et traits parasites sur le corps, notamment sur la surface inscrite. Haut. des lettres 2 cm. IIIe siècle/ début IIe (*alpha* à barre droite, finale -ίυ). Photo de la pierre.

Μάνις
Δ[ι]φονσίυ

Ligne 1. Troisième lettre: partie gauche d’un *nu* (triangle rectangle, d’où *lambda* exclu). – Quatrième lettre: une haste

verticale, aux deux tiers de laquelle part vers la gauche un trait horizontal; compte tenu de la position de la lettre précédente, ce tracé ne pourrait correspondre à un H qu'en cas de ligature avec la jambe droite du *nu*, or cette pratique est inconnue de l'épigraphie dialectale, où, de plus, H est rarissime (cf. DGP, 3).

Ligne 2. Entre Δ et F, série de traits horizontaux fortuits.

“Manis, fils de Divonusius”.

Sur la finale génitive -ίυ de Δ[ι]φονυσίυ (= Διονυσίου), voir DGP 30, 58–59, 100, et Brixhe 1994, 219–221.

271. Belkis-Camiliköy. Stèle sans fronton avec moulures au sommet et à la base, vue dans le jardin d'Ali Yılmaz. Haut. 52,5 cm, larg. 27 cm, ép. 13 cm. Sur le corps, épitaphe de quatre lignes, avec moulure



simple entre les lignes 1 et 2; haut. moy. des caractères: 1,6 cm. IIe siècle ? Photo de la pierre.

Μιναδώρα

Δαματρίου

Ἀριστίας

Ἐπιμούϊαν

“Minadôra, fille de Damatris; Aristias, fils d'Epimouwas”.

Sans doute un couple: Ἀριστίας (l. 3; Bechtel, 72) et sa femme Μιναδώρα (l. 1; supra n° 268).

Avec un Ι correspondant au glide après *u* en hiatus (DGP, 52–53), Ἐπιμούϊαν, le patronyme de l'homme, est nouveau (sur sa flexion, *ibid.*, 99–100). Ἐπιμούϊας est un hybride gréco-anatolien tout à fait comparable au *Ἐχμούϊας* fourni par plusieurs timbres d'amphores inédits (P/S

343 et P/D 134, Alexandrie, collection Bénaki; SS 3201, Agora, Athènes). A partir de noms anatoliens comme *Κουδραμουας* (voir indices de DGP), que la double interprétation possible (anatolienne et grecque) de *Κουδρα-* pouvait faire percevoir comme un diminutif de noms tels que **Κυδρο-μένης*, l'anatolien *-muwa-* a pu servir à

fabriquer des hypocoristiques grecs: Φεχι-μούας sur *Φεχίμηλος, par exemple, et Ἐπιμούϊας sur Ἐπιμένης vel simile, voir Brixhe 1999, 44–45.

272. Belkis-Camiliköy. Stèle sans fronton avec moulures au sommet et à la base, vue au même endroit que la précédente. Haut. 55 cm, larg. 31 cm, ép. 14,5 cm. Sur le corps, épitaphe de huit lignes (moulure simple entre les lignes 2 et 3); haut. moy. des caractères: 2,2 cm. Les lignes 1–2 semblent être d'une autre main que le reste du texte: apices moins nets; on n'exclura pas que les lignes 7–8 soient dues à une troisième main, cf. le *rhô* des l. 4 et 7 et le *nu* des l. 5 et 7. II^e siècle ? Photo de la pierre.



Φορδίσις
Μιάλιτυς

3 Μεάλεις
[Φ]ορδεισίου
Μανία
6 Δαμοχάρις
Χορίνα(ι)
Γουγους

Si, à la ligne 7, Χορίναι était bien un datif, l'épitaphe aurait une structure totalement inconnue en Pamphylie: "X, Y et Z pour Xo., fille de Γ.". La finale -AI correspond donc certainement à une graphie inverse pour -A: hypercorrection (banale ailleurs), née

de la réduction à -a: de la diphtongue -a:i, qui rendait équivalents les graphèmes -A et -AI (essentiellement en position finale, naturellement). On proposera la traduction suivante:

"Phordisis, fils de Mialis; Méaleis, fils de Phordeiseis; Mania, fille de Damokharis; Khorina, fille de Goux".

Les stèles étaient évidemment préparées à l'avance, sans qu'il soit préjugé de leur(s) destinataire(s). Le corps était fréquemment, comme ici, orné d'une moulure simple. En cas d'épitaphe courte, on écrivait généralement sous la moulure, cf. DGP, n° 48, 61, 67, 68, etc. Mais, si c'était nécessaire, à l'occasion de l'introduction d'un nouveau corps

dans la tombe, on pouvait rajouter un nom (et le patronyme) au-dessus de celle-ci, cf. e. g. n° 66 ou 79. Serait-ce le cas ici ? Il est possible que l'épithaphe primitive ait comporté seulement les lignes 3-6 et qu'on ait rajouté par la suite (dans quel ordre ?) les lignes 1-2 et 7-8.

Φορδίσις (l. 1), [Φ]ορδισίου (l. 4) = Ἀφροδίσιος, Ἀφροδισίου; sur les différents aspects de ces formes, voir DGP, 25-26 (et Brixhe 1994), 43-45 et 61-63.

Μεάλεις (l. 3), Μιάλιτυς (l. 2) = Μεγάλεις (cf. supra n° 265), gén. Μεγάλητος; si non compromis entre koiné Μεγα- et dialecte Μια-, Μεα- pourrait être une graphie plus ancienne que Μια- (cf. DGP, n° 63, Μιακλῖς et Μεακλῖς pour Μεγακλῆς), voir ibid., 73.

Μανία (l. 5) était déjà apparu dans l'épigraphie dialectale avec DGP, n° 145 et 188.

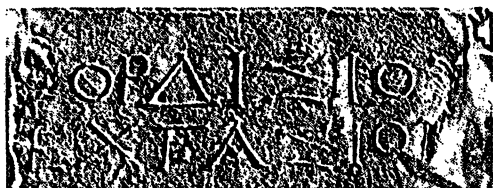
Δαμοχάρις (patronyme de Μανία) est le génitif de Δαμόχαρις ou Δαμοχάρης (Bechtel, 126), nouveau dans le répertoire dialectal. Sur l'évolution -ios (ou -eos > -ios) > -i:s, voir DGP, 14-17, 25-26 et Brixhe 1994.

Pour Χορίνα(ι), voir Χορεína, DGP, n° 188.

Γουγους est-il un nominatif (avec -os > -us, écrit -ους), nom d'un défunt ou surnom de Khorina ? Etant donné l'extrême rareté de cette dernière pratique en Pamphylie (un exemple seulement: DGP, n° 75) et la structure de l'épithaphe, on attend ici un génitif patronymique: *Γουγος, d'où Γουγους, d'un *Γουξ inconnu par ailleurs. Un nom grec, cf. e. g. γύγης "espèce d'oiseau aquatique" dont le nom repose sur une onomatopée (Chantraine, s.v.) ? ou anatolien, à rapprocher éventuellement de Γουκαλῖς et Γουκεινας (DGP, n° 136 et 244) ?

On pourrait avoir affaire à deux couples: 1) Μεάλεις (l. 3) et sa femme Μανία (l. 5), 2) Φορδίσις (l. 1, fils du Μεάλεις de la l. 3) et sa femme Χορίνα(ι); sur l'ordre de gravure, cf. supra. Quoi qu'il en soit, on entrevoit, avec les lignes 1-4, trois générations, le nom du grand-père passant au petit-fils selon un usage fréquent.

273. Belkis-Camiliköy. Partie centrale d'une stèle, vue dans le mur de l'étable d'İsmail Yılmaz. Haut. actuelle 27 cm, larg. 27 cm, ép. 16 cm. Sur le corps, sous une petite moulure simple, une épithaphe de deux lignes; haut. moy. des caractères: 2 cm (O plus petit). IIe siècle? Photo de l'estampage.



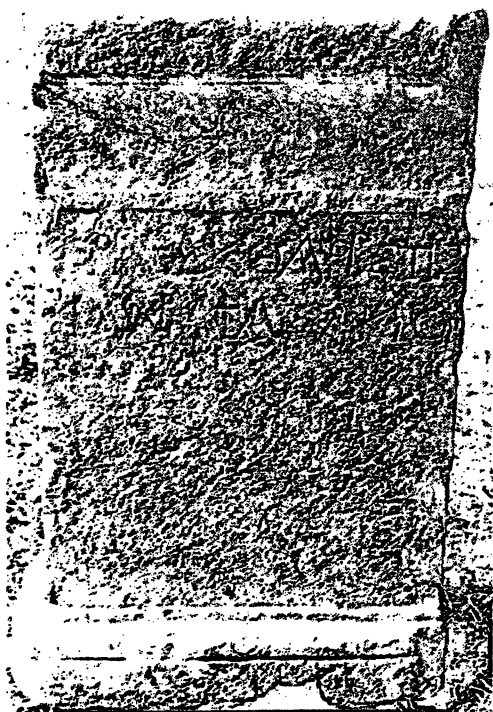
[Φ]ορδισίου
Ἐχφασίων[ους]

“Phordisis, fils d’Ekhvasiô”.

Le nom du défunt est ici au génitif, cf. supra n° 266.

[Φ]ορδισίου: voir Φορδίσις, [Φ]ορδισίου, supra n° 272.

Sur le patronyme Ἐχφασίων[ους], génitif d’Ἐχφασίω(ν), spécifiquement pamphylien, voir DGP n° 219 (où interprétation) et indices.



274. Belkis-Camiliköy. Stèle sans fronton (moultures en haut et en bas), vue dans le jardin d’Ali Yılmaz. Haut. 42,5 cm, larg. 24 cm, ép. 9 cm. Deux lignes d’écriture sous une petite moulure simple; haut. moy. des lettres: 2,2 cm. IIe siècle ? Photo de la pierre.

Ὅρμα καθαριστὶς
ἸανὰΨας Ἀκρου

“Horma, cithariste de la Suzeraine de l’Akru”.

Les lettres sont très serrées; on a même l’impression que le premier *iôta* de la ligne 1 avait été oublié, avant d’être rajouté entre K et Θ.

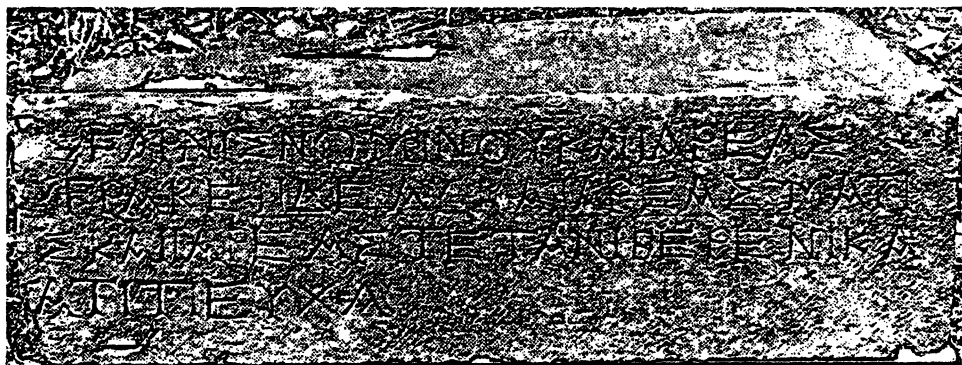
Le nom de la défunte est issu d’ὄρμα/ὄρμη “élan, effort, assaut” etc. L’emploi anthropony-

mique d’abstrait est bien connu, cf. Bechtel, 612–617. Pour des exemples d’Ὅρμα/ὄρμη, voir Fraser – Matthews I et IIIA, s. n.

Le patronyme, qui suit habituellement le nom du défunt ou de la défunte, est ici remplacé par un nom de fonction. Pour “la cithariste”, on ne connaissait jusqu’ici que καθαρίστρια et καθαριστρίς; καθαριστὶς est donc nouveau, formant avec καθαριστής un couple comparable à βουλευτής ~ βουλευτὶς.

Horma appartenait à la troupe chargée d'accompagner les fêtes données en l'honneur de ἸάναΨα (= (f)άνασσα) Ἰακχου. Il se trouve – heureux hasard – que le présent supplément apporte une seconde attestation de la divinité: ἐ ἸανὰΨα Ἰακχου (n° 276, l. 33). Ἰακχου/Ἰακχου, génitif de τὸ Ἰακχον (dial. Ἰακχου), désigne sans doute ici la ville haute, l'acropole d'Aspendos et ἸάναΨα Ἰακχου correspond à la "Suzeraine de l'Acropole". On savait que la déesse tutélaire de Pergé, divinité indigène assimilée à Artémis, portait l'épithète de ἸάναΨα , d'origine achéenne (DGP, 140), cf. *ibid.*, n° 1 (monnaies) et 225 (dédicace). Jusqu'ici, on pouvait imaginer qu'elle était la seule à porter ce titre et que c'était la "Suzeraine de Pergé" qui était mentionnée à Sillyon, associée à Apollon, en DGP, n° 3, l. 29–30. Les nouveaux documents nous apprennent que la grande divinité féminine empruntée au panthéon anatolien portait le même titre à Pergé, Aspendos et probablement Sillyon.⁹

275. Belkis-Camiliköy. Dalle parallélépipédique de calcaire, vue près de la maison de Mehmet Yılmaz. Long. 51,5 cm, larg. 34,5 cm, haut. 15 cm. Face supérieure ornée sur trois côtés (N., E. et S.) par un listel; deux trous ronds légèrement décalés, destinés à recevoir les tenons placés sous les pieds d'une statue de bronze, orientée sans doute N.-S. Sur l'une des grandes faces latérales (celle du S., probablement la face antérieure), une dédicace de quatre lignes; caractères élégants et réguliers avec apices parfois très développés (cf. *sigma* et *upsilon*); haut. moy.: 1,5 cm. D'après le style des lettres et la langue utilisée, IIe siècle au plus tôt. Photo de la pierre.



⁹ Si cette conclusion est exacte, il faut supposer qu'à Sillyon Διφία/Δίφια (DGP, n° 3, l. 1) désignait non la grande déesse anatolienne, mais sans doute une divinité grecque apportée avec eux par les Mycéniens (*ibid.* 139).

Σφαρνις Νωμίνου καὶ Ἰαρέας
 Υφρακενδεαυ καὶ Ἰαρέας Ματι-
 ς καὶ Ἰαρέας Τέτανι Βερενίκα
 τὰ Τιτι εὐχά

La pierre était vraisemblablement prolongée à gauche par une dalle identique, pareillement ouvragée (listel sur faces O., N. et S., avec sans doute dispositif pour l'écoulement des eaux de pluie) et portant une seconde statue de même orientation, avec autre dédicace contiguë à celle qui est publiée ici.

Petite brèche au début de la ligne 1: ou cette ligne était légèrement en retrait par rapport aux autres (on verra que la séquence ΣF est tolérée par la langue), ou a disparu une lettre qui ne pouvait être qu'un I (cf. infra).

Au début de la ligne 4, la pierre est endommagée et l'on aperçoit là l'extrémité d'un petit trait horizontal: a priori, Σ, E et F ne sont pas exclus, mais ne devrait-on pas en voir la partie médiane ? Reste l'hypothèse d'un Γ ou d'un T, que l'on retiendra aussi pour des raisons herméneutiques. Curieusement, alors que le graveur disposait de toute la place nécessaire, cette ligne commence avant la précédente, à l'extrême bord de la pierre: n'aurait-il pas primitivement aligné les lignes 2, 3 et 4, avant de s'apercevoir de l'oubli, au début de la 4, d'une lettre, qu'il aurait alors rajoutée avant A ?

Σφαρνις est nouveau. Le groupe ΣF est admis par le dialecte, cf. Σφαρδίας (DGP, n° 114) et Σφαρδία (n° 189). Il n'est donc pas nécessaire de supposer la perte d'un caractère au début de la ligne. Si c'était cependant le cas, ce ne pourrait guère être qu'un I prothétique, cf. Ισφαρδίας (n° 83). On a suggéré que ce dernier nom pouvait référer à la forme épichorique de Sardes, Σφαρδ- (voir le commentaire du n° 83); mais, en milieu louvite, sa séquence initiale devrait renvoyer à anatolien *suwa-* ou *zuwa-*. La recherche de parallèles prendra donc en compte l'éventualité de la réduction (déjà hittite et louvite) de *uwa/wa* à *u* (voir Laroche 1959, 133). Ces paramètres orientent actuellement vers un unique et bien fragile rapprochement avec Σουρνος, attesté à l'époque romaine aux confins pisido-phrygiens et en Pamphylie, à Attaleia (Zgusta 1964, § 1462). Ce nom, malheureusement, n'évoque rien ni dans le lexique ni dans l'onomastique du hittite et du louvite.

Νωμίνου: le patronyme de Σφαρνις est l'équivalent dialectal de Νεομήνου/Νουμήνου, valant sémantiquement Νεομήνιος/Νουμήνιος "né à la nouvelle lune". Ω ne peut représenter le produit de la

contraction *e + o*: quand on rencontre cette graphie, elle est le fruit d'une hypercorrection.¹⁰ En Pamphylie, on attend un /o:/, d'abord écrit O, puis Y et OY, cf. d'ailleurs, de même formation, Νυμήνις, Νουμήνις et probablement Νῶμηνίῳ, où cependant on ne peut exclure totalement l'hyphérèse (supra n° 258). S'agissant d'un nom de personne, on peut s'attendre à un traitement irrégulier: ici on a vraisemblablement affaire à un aboutissement No- par hyphérèse, bien attestée ici et là, cf. en Pamphylie même Κλοπάτρα(ς) (Pergé, I. v. Perge I, n° 10, l. 32). Ω a donc pris la place de O, échange banal à cette époque. Parmi les adjectifs composés comportant le nom du "mois" (de la "lune"), les uns sont en -μηνος, les autres en -μήνιος (Chantraine, s. v. μήν/2). L'adjectif tiré du nom de la "nouvelle lune" est normalement νεομήνιος (ou variantes pour l'initiale); sur les noms de personnes qu'il a fournis voir petite bibliographie supra n° 258. Ici nous avons exceptionnellement une forme purement anthroponymique en -μηνος, cf. Εὔμηνος ~ Εὐμήνιος.

Ἰαρέας: les trois dédicants suivants portent également un nom nouveau, dont la formation ne surprend pas; il est à placer à côté de Ἰέρων, Ἰαρίδας, Ἰερώνδας, etc., que Bechtel (217) donne comme hypocoristiques de composés en Ἰερο-/Ἰαρο-. Rappelons que le nom du "prêtre" est présent dans notre corpus comme anthroponyme (supra n° 268).

Le patronyme du premier Ἰαρέας est encore un hapax: Υφρακενδεαυ, génitif (DGP, 99–100) de *Υφρακενδεας. Il s'agit d'un composé anatolien, dont le premier membre, ressortissant à hittite et louvite *upparal/upra/ubra* (sens exact ? voir commentaire de DGP, n° 178), se retrouve dans le corpus dialectal en Ουφραγφεις/-ειτυς (n° 178), Ουφραβρᾶς/-ᾶτους (n° 192) et Ουφρασατας (n° 216), et qui apparaît dans les textes grecs en koiné sous les formes Οπρα-/Ουπρα-/Οβρα-/Ουβρα-. Ce radical figure presque essentiellement en première position (Zgusta 1964/1, 62–67). Le second élément renvoie à hittite et – même si non attesté (cf. louvite *hantili-* ~ hittite *hantezzi-* "premier") – à louvite *hant-* "la face, le front, le devant". C'est lui qu'on rencontre dans les pamphyliens Κεδας (DGP, n° 100, 147, 204 B), Κεδαίυυς/Κεδαίυς (n° 27, 34, 68, etc.) et Κεδαίᾱς (n° 178). En composition, il figure toujours en première position (Zgusta, o. c., 45–51), sauf en deux cas, dont l'un nous intéresse ici: *Κινδυοπρας/-ου (Lycie, TAM II 2, 674, cf. Zgusta 1964, § 614/4); ce nom lycien risque de présenter la même composition que le pamphylien

¹⁰ Voir Cl. Brixhe, *Dialectologica Graeca*, E. Crespo et alii éd., Madrid 1993, 54.

*Υφρακενδεας, mais avec ordre inverse des éléments. Un tel “conflit morphologique” ne suprend pas, puisque chacun des radicaux constitutifs figure habituellement en première position. La présence de *v* dans la séquence -*vd*- est due à l'influence de la koiné.

Ματις, patronyme du second Ἰαρέας, était déjà connu: au II^e millénaire, il désigne des hommes (cf. Laroche 1966, s. n. *Mat(t)i-*); dans les inscriptions grecques, sous les formes Ματις et Ματεις, il concerne généralement des femmes (Zgusta 1964, § 882/2–3); Zgusta (ibid., § 882/6) ne recense d'un cas possible pour un homme. Dans l'anthroponymie anatolienne, l'utilisation du même nom pour les deux sexes est banale; ici, il s'agit probablement d'un homme, mais un génitif métronymique n'est évidemment pas à exclure, cf. DGP, n° 132 et 214. Sur ce génitif en -ις < -ιος d'un nom en -ις, voir ibid. 110 et Brixhe 1994.

Le nom qui suit le troisième Ἰαρέας serait-il un accusatif, premier nom de Βερενίκα ? Certes le double nom n'est pas tout à fait inconnu dans la Pamphylie hellénistique, cf. Νιματει Εἰρεῖνα (DGP, n° 75), mais ce Ἰαρέας serait ainsi dépourvu de patronyme et l'on pourrait difficilement imaginer que, identique à celui du personnage précédent, ledit patronyme n'a pas été répété (cf. e. g. DGP, n° 62 ou 99); celui-ci s'appelle en effet, lui aussi, Ἰαρέας: deux frères homonymes ? Même si, à date postérieure, on a, dans la région, des cas de frères (tous deux vivants ?) homonymes, le corpus dialectal semble ignorer semblable pratique. Τετανι devrait donc être le patronyme du troisième Ἰαρέας, toute autre segmentation paraissant exclue. C'est encore un nom nouveau. Il n'évoque rien dans le répertoire anatolien. Peut-être est-il tout simplement issu du grec τετανός “tendu, rigide, plat, raide”, mais aussi “aux cheveux raides” (emploi papyrologique, = τετανόθριξ), voir Chantraine, s. v. τανυ-, et LSJ, s. v. τετανός. Les sens du mot, en particulier le dernier, sont éminemment favorables à un usage comme sobriquet. Nous pourrions donc avoir un nom grec Τέτανις; son génitif en -ι ne pourrait s'expliquer que par la première intrusion de la koiné dans la grammaire dialectale: on sait que se développe très tôt dans la langue commune un type flexionnel masculin, où, au singulier, un nominatif en -s s'oppose à un génitif vocalique, alors que le féminin présente la situation inverse (cf. Cl. Brixhe, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*², Nancy 1987, 70 sqq.). Le fait que les génitifs Ματις et Τέτανι auraient des finales différentes ne devrait pas surprendre, s'agissant de documents privés; ne voit-on pas parfois, dans les textes en koiné, le même nom soumis à deux flexions ?

Ici s'arrête la liste des dédicants. Leur association et la triple présence de Ἱαρέας, qui, apparaissant pour la première fois, était sans doute intégré au patrimoine onomastique d'une famille, trahissent vraisemblablement quelque degré de parenté.

Seule la liaison de ces noms par καί, absent devant Βερενίκα, indique qu'avec ce nom nous abordons une autre fonction. Βερενίκα ne peut être qu'un accusatif (cf. DGP, 98), objet d'un verbe implicite signifiant "ériger" ou plutôt "dédier" (ἀνατίθημι): Svarnis et les trois Hiaréas ont dédié la statue de Bérénika. A l'époque du document, la Pamphylie est très certainement sortie définitivement de l'orbite ptolémaïque et il est inutile de chercher dans ce nom celui d'une princesse lagide. Il s'agit d'une Pamphylienne, qui porte un nom apporté là par les Macédoniens, cf., dans le corpus dialectal, Λιμναῖος, Λαυδίκα, Παίων (?) ou Κόρραγος.

La séquence suivante TATITI peut difficilement représenter la divinité honorée par la statue: a. aucune divinité ne semble actuellement connue sous une épithète qui aurait cette forme; b. Βερενίκα est dépourvu de patronyme et c'est probablement lui qui apparaît ici. TATITI a l'allure d'un Lallname du type VI de Laroche 1966, 244: base dissyllabique redoublée, *Adu ~ Adudu*, *Kuru ~ Kururu*, *Kuzi ~ Kuzizi*; ici *Tati ~ Tatiti* ? Τατίτις ne figure malheureusement pas dans le répertoire de Zgusta. Alors, pour retrouver un nom connu, peut-être faut-il envisager une autre hypothèse: dans nos épitaphes, le patronyme n'est jamais introduit par l'article; mais la structure des énoncés y est limpide. Or ici seule la non-coordination de Βερενίκα avec ce qui précède indique que le nom n'est pas syntaxiquement sur le même plan. Il est donc possible qu'on ait voulu éclaircir la structure de l'énoncé en liant Βερενίκα à son patronyme par τὰ, qui, opposé à ὁ (nominatif), est, lui, clairement un accusatif: d'où Βερενίκα(ν) τὰ(ν) Τιτι.

Titi- est connu dès le second millénaire pour des hommes (Laroche 1966, 186, sous *Tette*; cf., avec élargissement, *Tittiya*), dans une inscription lydienne (homme ? femme ? Zgusta 1964, § 1567/1) sous la forme *Titiś*, et, pour des femmes sous la forme Τιτις en Isaurie et sur les confins pisido-lycaoniens (ibid., § 1567/3. Il s'agit d'un banal Lallname du type II de Laroche, o. c., 240: base redoublée, comme *Lili*, *Nana*, *Dudu* ou *Nunu*. D'après sa flexion (cf. supra Τέτανι), il ne peut ici désigner qu'un homme.

La dédicace est close par εὐχά = εὐχήν, attribut du complément d'objet: "en/comme ex-voto".

Comme c'est souvent le cas, le nom de la divinité bénéficiaire n'est pas donné: il était superflu, puisque la statue devait être exposée dans ou aux abords de son sanctuaire: s'agissait-il de la $\text{ΝάναΨα}^{\text{Ακροῦ}}$ (n° 274 et 276, l. 33) ? Le monument a été vu au pied de l'acropole. Sur l'absence du verbe dedicatoire et du nom de la divinité, voir M. Guarducci, *Epigrafia greca* II, Rome 1970, 124.

A l'issu de cette analyse, on proposera la traduction suivante: "Svarnis, fils de Nominous, et Hiaréas, fils de Uvrakendéas, et Hiaréas, fils de Matis, et Hiaréas, fils de Tétanis, (ont dédié) (cette statue) de Bérénika, fille de Titis, en ex-voto."

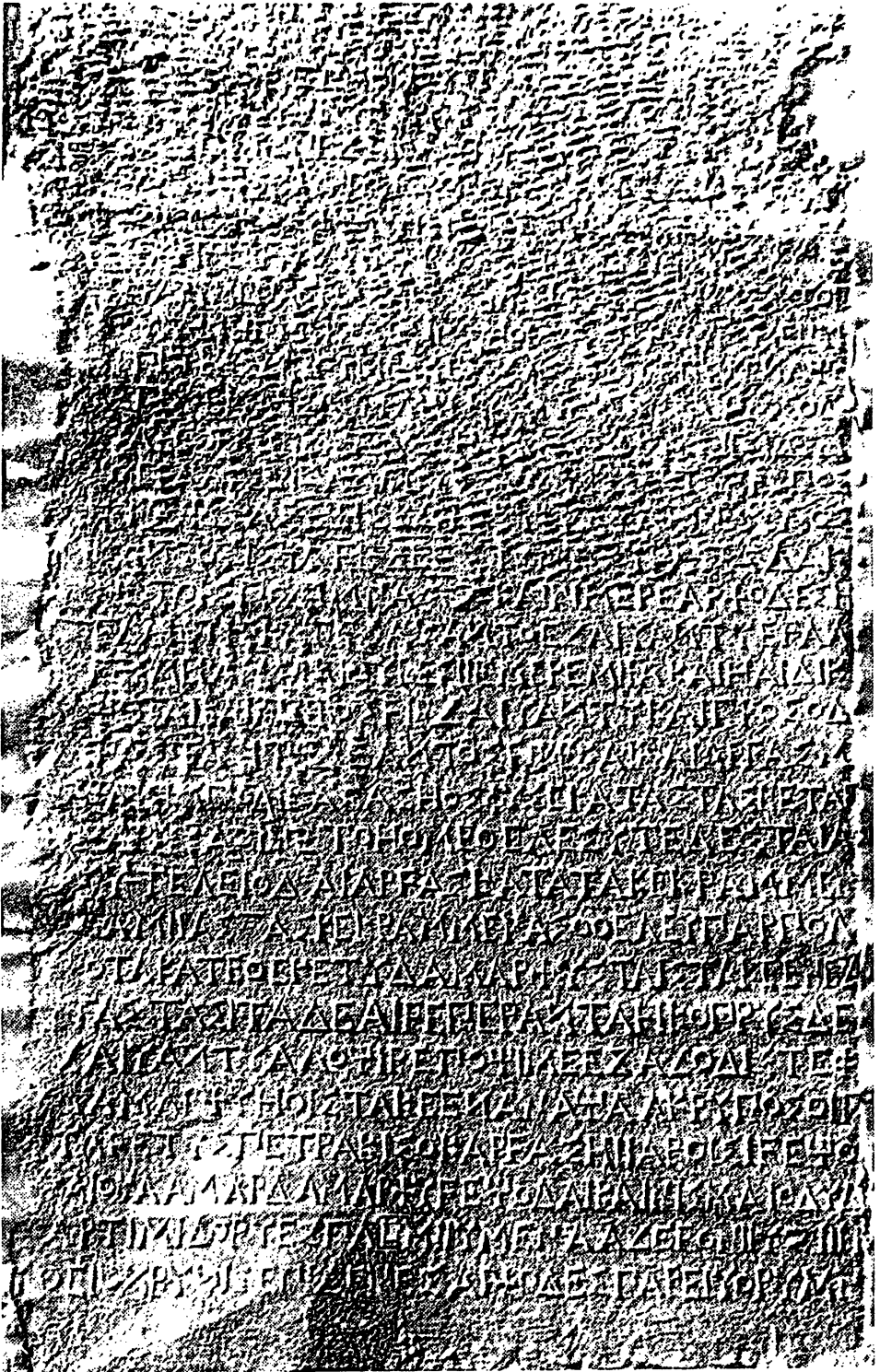
276. Stèle de de calcaire très dur, trouvée dans un champ au Nord de l'Acropole d'Aspendos, à 100/150 m à l'Est de l'acqueduc. Apportée par le propriétaire du champ à Serik, où elle a été vue par R. T., elle est à présent au musée d'Antalya. Haut. 70 cm, larg. de 29,5 à 31,5 cm (tiers supérieur), ép. de 7,5 à 10 cm. Longue inscription gravée sur toute la hauteur de la face antérieure du monument. Sa moitié supérieure a été soigneusement piquetée; puis l'ardeur du "destructeur" a décré et subsiste alors à droite une portion de plus en plus grande de la ligne. L'outil utilisé traçait dans la pierre des stries parallèles, horizontales ou légèrement obliques, susceptibles de se confondre avec des segments de lettres. En bas, une ou deux lignes ont été totalement effacées, avec un outil apparemment différent. Ajoutons que tout le bord gauche est endommagé, avec perte de 4 ou 5 lettres. Photos de la pierre et de l'estampage.

Nombre maximal de lettres conservées par ligne: 37 (l. 23). Haut. moy. des caractères: 1 cm.

Le texte utilise l'alphabet épichorique: $\text{I} = \text{Z}$, $\text{L} = \text{Γ}$, $\text{X} = \text{Ξ}$, $\text{+} = \text{X}$, F et V comme *digammas*, $\text{Ψ} = \text{ΣΣ}$ ou TT ; H note l'aspiration. – L'*alpha* est à barre droite, les segments extrêmes du *sigma* divergent, la haste droite du *pi* est plus courte que la gauche, *omicron* et *thêta* (percé d'un point) sont plus petits. – Extrémité des lettres marquée par de légers *apices*. – **e*, **ε*: et *e*: sont écrits E , **o* et O : sont rendus par O , *o*: l'est déjà par Y . – Compte tenu de ces traits, on situera le document après DGP, n° 3 (1er quart du IVe siècle), 222 et 258 (2e moitié du même siècle ?), c'est-à-dire, à la fin du IVe ou au tout début du IIIe siècle.

Entre les lignes 1 et 7, 8 cm sans trace de lettres identifiables: soit une lacune d'environ 5 lignes.¹¹

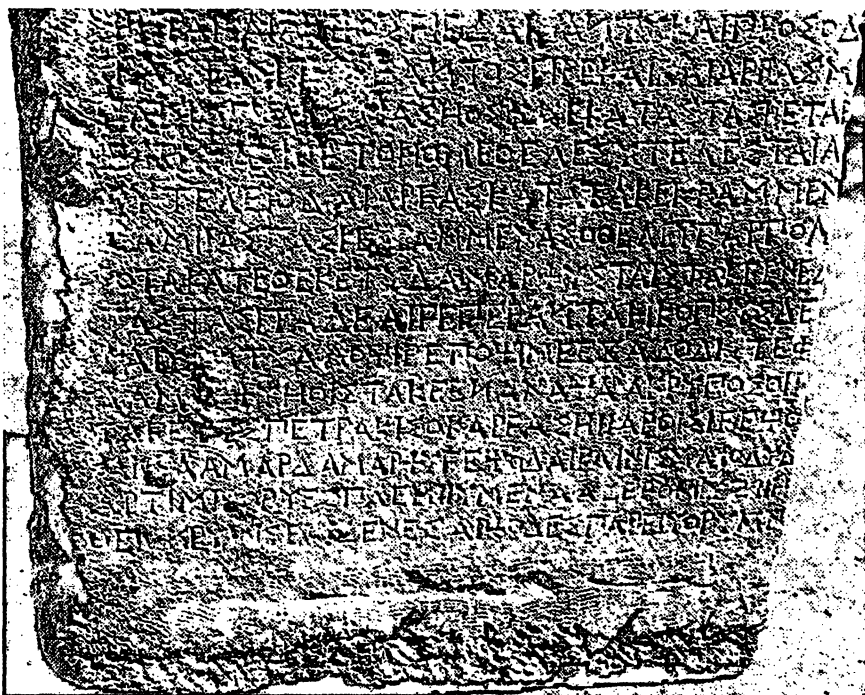
¹¹ R. Hodot et G. Vottéro ont bien voulu lire le commentaire de ce document: nous les remercions bien vivement pour leurs avis souvent précieux.



1 Τ?Ο?ΕΛ? []Λ(Δ?)
 2 []
 3 []
 4 []
 5 []
 6 []
 7 []ΣΕ[]
 8 []Σ[]
 9 []ΕΔΥΑΝΕΛΑΙΟΣ? []
 10 []ΜΕ?Δ[]Μ[]Σ[]ΕΔ?ΕΡΟΠ? []ΜΑΛ
 11 []Υ[]Ε?Ν?ΙΛΕ?ΣΕΛ
 12 []Α[]Α[]ΤΟΣ[.]ΥΣΕ
 13 ΚΕ]ΚΡΑΜΜΕΝΑΣΠΙΟΣΣΟΣ? []ΑΜ[]Σ?ΙΟΦ
 14 []+?ΥΡΑ[]ΕΣΕΜΙΑΝΟΙ[]ΜΕΝΥΚ
 15 []ΕΠΙΤΕ[]ΦΥΜΕΜΕ[]ΛΕΤΟΕΠΙΣΚΕΙΑΨΟ
 16 []ΕΠΙΣΚΕΙΑΨ[]Σ[]Α? []Α?ΠΡΟΣΟΔΟ?
 17 []ΚΑΙΕΟΦΡΟΤΑ? []Α[]Η[]Μ? []ΙΕ[.]ΔΥΜ
 18 []ΜΕΕΑΛΥΣΟΚΑΑΠ[]Α[.]ΤΥΣΦΕΠΟΣ
 19 []ΕΝΕ+ΥΡΑΣΕΤΙΣΚΑΙ[]ΛΑΙΥΕΑΛΟΣ
 20 []ΑΙΤΟΤΙΣΨΑΦΕΞΕ[]ΗΑΠΑΔΑΚ
 21 []ΝΕΤΟΙΣΠΟΛΙΜΝΑΣ[_x]ΚΑΙΝΙΜΕΡΕΑΡ+ΟΔΕΣΗ
 22 []ΕΛΑΙΕΤΙΣΚΑΤΕΛΑΙΟΑΙΤΟΕΛΑΙΥΑΙΤΥΕΦΑΛ
 23 []ΦΕΣΜΕΡΑΜΑΤΑΙΘΥΕΕΣΠΙΕΜΕΡΕΜΠΙΑΚΑΙΗΑΙΔΙΚ
 24 [Α ΦΕ]ΨΕΤΑΙΚΑΙΑΙΤΟΣΦΙΕΛΑΙΥΑΙΤΥΚΑΙΠΡΟΣΟΔ
 25 [ΟΣ]ΤΑΣΤΑΣΙΤΑΔΕΑΙΤΟΣΦΙΡΕΚΑΙΗΑΙΑΡΦΑΣΜ
 26 [ΕΡΑΜΑ?]ΤΑΙΣΙΜΕΙΟΔΙΠΑΣΑΣΗΟΣΦΥΣΕΚΑΤΑΣΤΑΣ
 27 []ΠΑΡΑΣΑΘΙΗΕΤΟΗΟΜΕΘΕΛΕΣΥΤΕΛΕΣΤΑΙΑ
 28 []ΣΥΤΕΛΕΙΟΔΑΙΑΡΦΑΣΚΑΤΑΤΑΚΕΚΡΑΜΜΕΝ
 29 [ΑΚΑΙ?]ΤΑΜΠΑΣΤΑΣΚΕΚΡΑΜΜΕΝΑΣΟΘΕΛΕΥΠΑΡΠΟΛ
 30 [ΙΟΣ]Κ?ΟΤΑΚΑΤΕΘΕΚΕΤΥΔΑΜΑΡ+ΥΣΤΑΙΣΤΑΚΕΕΝΕΛ
 31 []ΥΤΑΣΤΑΣΙΤΑΔΕΑΙΦΕΠΕΡΑΙΤΑΦΙΚΟΠΡΥΣΔΕ
 32 []Ε]ΛΑΙΥΑΙΤΥΑΛΟΨΙΡΕΠΟΨΙΜΕΕΞΑΛΟΔΙΣΤΕΦ
 33 []ΔΑΜΑΡ+ΥΗΟΙΣΤΑΚΕΕΙΑΝΑΨΑΑΚΡΥΠΟΣΘΙΠ
 34 []ΤΑΦΕΤΥΣΠΕΤΡΑΚΙΣΟΚΑΡΦΑΣΗΠΑΡΟΙΣΙΦΕΨΟ
 35 [ΔΑΙ]Κ?ΑΙΟΚΑΑΜΑΡΔΑΜΑΡ+ΥΦΕΨΟΔΑΙΚΑΙΝ
 36 []ΥΑΡΤΙΜΙΔΟΥΕΣΠΛΕΜΠΥΜΕΝΑΑΛΕΡΟΝΙΥ[_x]ΠΙ Ι
 37 []ΘΕΙΟΙΡΥΝΙΣΕΠΙΓΕΝΕΣΑΡ+ΟΔΕΣΠΑΡΕΙΥΟΡΥΜΝ
 38 [ΕΦΥΣ]
 39? []



N° 276 l. 10-25



N° 276 l. 24-fin

Lignes 1–8. Incertitude de la lecture (l. 1), texte réduit à une ou deux lettres (l. 7–8) ou absence totale de trace (l. 2–6): le document est donc totalement muet jusqu'à la ligne 9. Encore faut-il noter qu'alors il ne fait que balbutier à travers des séquences dont toutes les lettres sont à pointer ou incertaines.

Ligne 9. -]EΔY = -]εδυ: probablement 3e personne du pluriel d'un impératif aoriste en -εντον, cf. καθεδυ et θεδ[υ], DGP n° 3, l. 13 et 22 (voir *ibid.*, 121–122). – La haste qui suit l'*upsilon* est oblique et pourrait donc appartenir à un A, d'où ἀν' ἐγαίῳς = ἀν' ἐγγαίους. Sur ce terme, l'un des mots-clefs du document, voir le commentaire de la ligne 22.

Ligne 10. Lacune et abondance des caractères incertains rendent vaine toute tentative d'interprétation. La lettre triangulaire mutilé à droite qui clôt la ligne ne semble pas fermée en bas, d'où Λ plutôt que ∟ ou Δ.

Ligne 11. Ligne tout aussi lacunaire et obscure que la précédente. A la fin lettre triangulaire, qui ne semble pas fermée à droite, d'où ∟ plutôt que Δ: aurions-nous, avec E∟, le début d'une forme d'ἐγαυ (ἐγγαυον) ?

Ligne 12. ΤΟΣ[.]ΥΣ = τόσ[σ]υς = τόσος ? Pour le résultat dialectal de *ty, voir Brixhe 1996, 56–57 et 59.

Ligne 13. Au début de la ligne, κε]κραμμένας, cf. *infra* l. 28–29. – ΠΟΣΣΟΣ(?) = πόσσῳς = πόσους ou ποσσῳς = ποσούς; ici πόσσῳς, employé comme interrogatif indirect pour ὁπόσσῳς ? – ΤΟΦ[, s'il faut comprendre ζῳφ[ά] "animaux", serait un autre mot-clef du texte.

Ligne 14. De la première lettre visible reste une haste verticale traversée par plusieurs traits horizontaux: † ? Entre les deux premières séquences, une série de hastes perturbées. Entre les deux dernières, absence de trace. Si la lecture du début était correcte, il faudrait sans doute comprendre [ἐνέ]†υρα = ἐνέχυρα "gages", cf. *infra* l. 19. – A la fin, gén. ou acc. sing. d'un participe en -μενος/-μένος: le E qui semble précéder cette séquence pourrait bien être une illusion créée par le piquetage de la pierre.

Ligne 15. Doit-on restituer AI au début de la ligne, d'où κ[αί] ? – ΕΠΙΤΕ[: ἐπί + régime ou composé en ἐπι- ? Étant donné l'insécurité de la lecture, toute hypothèse est hasardeuse. – [---]ΛΕΤΟ = [---]λέτῳ, troisième personne du sing. d'un impératif. – ΕΠΙΣΚΕΙΑ = ἐπισκεΐα = ἐπισκευή ou -ήν "restauration" ou "reconstruction". – ΨΟ-: en l'absence d'un contexte susceptible d'orienter une hypothèse, rappelons simplement que Ψ note le résultat de *k(h)j et peut-être de *tw.

Ligne 16. ΕΠΙΣΚΕΪΑ = ἐπισκευή(ν), voir supra. – Ψ marque-t-il le début du même mot que celui qui commence par ΨΟ à la ligne précédente ? – A l'extrême bord de la pierre, une forme de πρόσσος “revenu(s)” (le plus souvent au pluriel): dat. sing., acc. ou gén. plur., προσόδο¹², προσόδο[ς] ou προσόδο (= respectivement -δω, -δους ou -δων) ? – Avant cette forme, la rareté de l'emploi de ὁ, ἅ, τό et le rôle que le dialecte semble lui faire jouer (cf. infra, in fine) devraient nous faire hésiter à restituer un article ([τ]ᾱ = τῇ ou [τ]ᾱ = τῶν).

Ligne 17. Puisque *e* devient *i* en hiatus, la suite ΕΟ oriente a priori vers une limite de mots entre ces deux lettres: d'où par exemple un infinitif (injonctif ?), complet ou mutilé (καίῃ ou]καίῃ = -ειν), ou encore καὶ ἔ “et si” (cf. l. 23) – ΟΡΡΟΤΑ(?) fait songer au Νασιρρῶ-τάς de DGP n° 225, que toutes les éditions (sauf DGP) interprètent comme un ethnique (dème, tribu ou ethnie); voir le petit dossier de DGP: en DGP n° 3, l. 17 et 24, présence de σπαπιρῶτάς, désignant sans doute une fonction, avec même suffixe d'agent qu'ἄργυρῶταί (ibid., l. 11–12, 16 et 18), mais sans doute sur base indigène; ici un autre nom d'agent ? ὀρρῶτα[ς], plutôt que ὁ ρρῶτα[ς], puisque pour l'article on attendrait ὅ, sinon ἡ. Peut-on se risquer à imaginer, sur ὄρος/ὄρος (**worwos* > **orwos*, cf. Chantraine, s. v. ὄρος), un ὀρρῶτάς, devenu ὀρρῶτάς par métathèse ? Ce serait une sorte de doublet d'ὄριστής “arpenteur” (< ὀρίζω).

Ligne 18.]ΜΕΕΑΛΥΣ: il y a vraisemblablement une frontière de mots entre les deux Ε; ΜΕ négation μὲ ou fin de mot (infinitif) ? La présence éventuelle de ὅκα pour ὁκα (DGP n° 3, l. 14, et infra l. 34) pourrait interdire de voir dans le Ε suivant la conjonction ἔ “si” et, comme une interprétation par ἔ “ou” ne donne pas plus de sens, on est quasiment contraint d'analyser ΕΑΛΥΣ comme une unité, malgré le problème posé par la suite ΕΑ (cf., l. 17, à propos de ΕΟ). Le mot évoque l'ΕΑΛΟΣ qui clôt la ligne 19: deux formes d'un même nom: ΕΑΛΥΣ nom. sing. en -υς pour -ος et ΕΑΛΟΣ, acc. plur. en -ὄς (= -ους) ? Etant donné le contexte, peut-on le rapprocher du sicilien ἡ ἄλος “jardin”, d'étymologie inconnue (Chantraine, s. v. ἄλωή) ? – Α[.]ΤΥΣ vaut-il ἅ[Ι]τύς = αὐτός ? – Pour ΕΕΠΙΟΣ, φέπος semble s'imposer, mais on attendrait φέπυς: influence de la koiné ? ou φέ πὼς (pour φέ, cf. φη, DGP n° 3, l. 23) ?

¹² Nous n'avons pas d'exemple sûr pour la diphtongue *ai*, mais, si l'on en juge par le sort de *ai*, elle avait probablement perdu son second élément dès la phase la plus anciennement attestée du dialecte (DGP, 36, 98 et 101), ce qui n'exclut naturellement pas des graphies historiques telles que ΑΙ pour *ai*, cf. n° 225 et 258.

Ligne 19. ENE+YPAΣE: une forme de l'aoriste d'ἐνεχυράζω "prendre en gage"; étant donné le contexte, on exclura l'indicatif; la présence de τις élimine à peu près sûrement l'infinitif (-σῆ = -σεν pour -σαι ailleurs: sur la flexion thématique de l'aoriste sigmatique, voir DGP, 115–116); alors plutôt un subjonctif: ἐνεχυράσῃ (= -ση). – A la fin de la ligne, un accusatif pluriel, ἑάλως (v. l. 18), déterminé par le génitif [ἐ]γαίν (v. l. 22). Ce groupe pourrait difficilement être objet de φέξῃ (l. 20), dont le régime est probablement Ψα. L'identification de sa fonction dépend, en fait, de la valeur de καί (les deux dernières lettres sont perturbées par les stries mentionnées): s'il s'agit là d'un ligateur de phrases, commence ici une nouvelle proposition, l'objet d'ἐνεχυράσῃ est à chercher avant [ἐ]γαίν ἑάλως et dépendrait d'un verbe perdu dans la lacune précédente (5,5 cm, soit 8/9 lettres). C'est seulement si καί est employé adverbialement ("aussi") que [ἐ]γαίν ἑάλως pourrait être objet d'ἐνεχυράσῃ.

Ligne 20. ΑΙΤΟ, une forme de αἰτός = αὐτός: sans doute gén. plur. αἰτῶ = αὐτῶν, déterminant τις. – ΨΑ pourrait correspondre à σα/σά =, τίνα/τινα et résulter de *kʷjH₂, cf. σά chez Aristophane (Acharn. 757, pour un Mégarien), τά chez Pindare, Ol. I 82, donné comme béotien par les exégètes. – Le nominatif τις exclut probablement que ΦΕΞΕ corresponde à un infinitif: plutôt φέξῃ (= -η), subjonctif éventuel peut-être introduit par quelque chose comme εἰ "si" (infra, l. 22) perdu dans la lacune précédente; pour le verbe φέχω "transporter" en pamphylien, voir, outre l'onomastique personnelle (indices de DGP), ἰσφέξῃ en DGP, n° 3, l. 27. – Si le schéma suggéré dans le commentaire de la l. 21 était exact, on attendrait, dans la lacune d'une dizaine de lettres qui suit, un impératif, dont le sujet pourrait être celui de la protase (τις): non nécessairement précédé de νι ? Dans ses cinq attestations (DGP, n° 3), cette particule atone (ibid., 131–132) s'appuie sur καί, qui ne se justifie pas ici. – ΗΑΠΑΔΑ devrait s'analyser en χάπαδα (pour ἅπαντα), plutôt qu'en hà (relatif) πάδα (πάντα), si la séquence est suivie d'un κ[αί] introduisant une nouvelle phrase.

Ligne 21. Bien que nous ne soyons pas à la fin des perturbations, ici commence la zone où la partie centrale des lignes est lisible. Si la ligne 20 est ponctuée par l'initiale d'un καί, il est raisonnable de penser que cette conjonction relie deux propositions de même statut, c'est-à-dire une proposition à l'impératif à une autre de même type. Pour les lignes 20–22, nous pourrions donc avoir la structure suivante:

- *protase* [ἐ] ἀντὸ τις ψα φέξῃ (l. 20)
- *apodoses* a. [impératif] χάπαδα (l. 20)
- b. κ[αί νι τι]νέτῳ . . . μνᾶς x (l. 20–21)
- c. καί νι . . . ἄρχοδες Η[---]ΕΛΑΙ (l. 21–22).

Κ[αί νι τι]νέτῳ ? Pour une lacune estimée à quatre ou cinq lettres, ce complément, qui comporte six lettres, dont trois étroites, est relativement satisfaisant; mais, en pareil contexte, on rencontre généralement le composé ἀποτίνω (le plus souvent à l'aoriste, exclu ici): alors lire κ[αὶ ἀποτι]νέτῳ ? Ce complément de sept lettres, dont deux étroites seulement, paraît un peu long. – Le versement se fera ἰς πόλιν “à la cité” (sur ἰς pour εἰς en pamphylien, voir DGP, 128–129). – Il consistera en μνᾶς, dont le nombre est désigné par un signe insolite: s'il est prolongé en bas par une petite queue horizontale, il ressemble à une sorte de 2 et peut se retrouver à la ligne 36, voir le commentaire de celle-ci. – Avec καί νι semble commencer une nouvelle proposition: νι fait attendre un impératif ou du moins une forme injonctive (DGP, 131–132), dont le sujet ne peut guère être qu'ΑΡ+ΟΔΕΣ = ἄρχοντες; si, à la ligne suivante, ΕΤΙΣ vaut ἐ τις “si quelqu'un” et initie donc une nouvelle proposition, l'injonctif est à chercher avant cette séquence: le nominatif d' ἄρχοντες exclut a priori que μερε, interprété comme μερεῖ = μεδεῖν “prendre soin de, veiller sur” (avec $d > r$, DGP, 82–85), soit candidat à cette fonction (le sujet d'un infinitif valant une 3e personne d'impératif est normalement à l'accusatif);¹³ μερε doit plutôt correspondre à μηδέν. A la ligne 22, [---]ελαί ou [---]ελαιε ne peut pas davantage prétendre à ce rôle: un infinitif aoriste est exclu pour la même raison et parce que l'aoriste sigmatique a dialectalement une flexion thématique; et, si apparemment la finale -αιε peut correspondre à la 3e personne du pluriel de l'optatif d'un verbe en -άω (-ᾶιε = att. -ῶεν < *-άοιεν), on ne voit pas quel serait le verbe concerné. Reste l'hypothèse d'un verbe court, commençant avec h à la fin de la ligne 21 et dont la suite est perdue avec la lacune du début de la ligne 22: e. g. h[έδν] < hέντον = έντων (ἴημι), cf. κάθεδν, DGP n° 3, l. 13, et plus bas l. 27 le singulier hέτῳ.

Ligne 22. Si l'analyse précédente était exacte, [---]ΕΛΑΙ ne pourrait guère être qu'une forme nominale au datif: e. g. [φυσ]έλᾱι (DGP n° 3, l. 19: sens ? lieu ou manifestation de la vie publique ?), suivi peut-être de la conjonction ἐ “si” (déjà évoquée plus haut, l. 20): on

¹³ Voir R. Kühner, B. Gerth, Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache³ II 2, Hannover – Leipzig 1904 (repr. Munich 1963), 22–23.

connaissait par le chypriote¹⁴ cette conjonction, qui devrait correspondre à un ancien instrumental du thème pronominal non personnel *e/o.¹⁵ L'absence apparente de liaison pourrait indiquer que la conditionnelle initiée ici n'introduit pas un nouveau thème, mais appartient à la phrase précédente. – Vient ensuite: κατ' ἐγαῖο ἀΠτῶ ἐγαῖν ἀΠτύ (acc.; ou ἐγαῖν ἀΠτῷ, gén.) = κατ' ἐγγαίων αὐτῶν ἐγγαῖον αὐτόν (ἐγγαίου αὐτοῦ). Ἐγαῖς = ἐγγαῖος est un des mots-clefs du texte: il s'agit originellement d'un adjectif (autre forme ἐγγεῖος), qui signifie littéralement "qui se trouve dans/sur la terre", d'où "foncier"; substantivé, au singulier ou au pluriel (τὸ ἐγγαῖον/τὰ ἐγγαῖα), il désigne une ou des "propriété(s) foncière(s)"; c'est le terme courant qu'en Asie Mineure utilisent, pour nommer le ou les terrains, les contrats de location, de vente ou d'achat contemporains évoqués infra. Les hasards de la documentation font qu'il est rare en Pamphylie, cf. cependant à Pergé, dans un texte de fondation (Ier siècle p.C.), I. v. Perge I, 66b, l. 10: [τῶ]ν ἐνγαίων (absence de commentaire chez l'éditeur, mais voir C. P. Jones et P. Herrmann, Ep. Anat. 31, 1999, 11 et 32–33). L'adjectif ἐγγεῖος est conservé par le grec moderne avec le sens de "foncier". – A la fin de la ligne ΕΦΑΑ nous livre peut-être le verbe introduit par ἐ "si" (supra ἐ τις) et dont ἐγαῖν (acc.) serait éventuellement le régime. Cette possible transitivité orienterait-elle vers l'actif correspondant à ἀλίσκομαι, ἀλίσκω ? Cette forme est certes attestée tardivement, mais elle peut être ancienne, puisque dès le Ve siècle l'attique possède ἀναλίσκω et ἀναλώω "détruire, consommer" (Chantraine, s. v. ἀλίσκομαι): d'où ici ἐφάλλ[ῳσε] ? Avec l'indicatif, la modalité aurait été sacrifiée à la mise en perspective chronologique des procès, cf., par exemple à Gortyne, Bile, o. c., 252. Le texte envisagerait-il le cas où le terrain aurait subi des dégradations ?

Ligne 23. Après MEPAMATA commence une zone perturbée. Vient d'abord une haste verticale, dont partent vers la droite deux ou trois traits horizontaux: F ? E ? voire P ? Mais ou la lettre serait anormalement large ou l'espace entre elle et le Y suivant serait sur-

¹⁴ M. Egetmeyer, Wörterbuch zu den Inschriften im kyprischen Syllabar, Berlin/New York 1992, s. v. e². Chantraine (s. v. εἰ) donne également la forme comme épirote: contre cette assertion, voir maintenant J. Méndez Dosuna, Los dialectos dorios del Noroeste. Gramática y estudio dialectal, Salamanca 1985, 254.

¹⁵ Autres avatars fonctionnels du même instrumental chez Fr. Bader, BSL 68 (1973), 33–35. Notre conjonction a donc probablement une origine différente du ἐ/ῃ crétois "quand, si" (Bile, 262), qui semble procéder du thème du relatif.

prenant. En fait, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que les traits horizontaux vont toucher la lettre subséquente en traversant un tracé rond: ils pourraient donc être accidentels et parasiter un O ou un Θ. Après Y, on voit un premier E, suivi vraisemblablement d'un second: ses segments extrêmes sont horizontaux et parallèles, à la différence de ceux, divergents, du *sigma* suivant. – Après la finale du verbe qui clôt la ligne précédente et avant, le complément de [---]φες, y a-t-il place pour un ligateur de phrase ? – Que vaut la séquence]φες, étant entendu que le complément ne peut qu'être très bref et que E vaut *e*, *ε*: ou *e*: ? Nous ne voyons aucune solution satisfaisante, pas même le 'court' [αί]φές "toujours", puisque le lexème porteur de ce sens a peut-être la forme αἰφέν à la ligne 31. – Si plus loin nous avons bien, avec ΘYE, une forme de θύω, il faudrait isoler la séquence MEPAMATAI. Comment la segmenter ? MEPAMATAI = μη ῥ- ? Mais, s'agissant d'un sacrifice, attend-on une injonction négative ? Pour la même raison, un μεραμά = μηδαμά (avec *d* > *r*) n'est pas plus satisfaisant. En fait le probable μερεμια qui vient plus loin implique la présence d'un féminin dans les environs: l'aurions-nous avec MEPAMATAI, susceptible de se retrouver plus bas, l. 25/26 ? Un nom grec ou indigène désignant l'une des composantes institutionnelles de la société aspendienne ? Cf., pour le suffixe, les collectifs féminins (ἁλταῖσι) hēlōtai et ἐφ[ι]ιέηται (DGP, n° 3, l. 7 et 9), collectifs désignant sans doute les communautés de ceux qui ont atteint l'*héba* et de ceux qui l'ont dépassée. La forme du verbe suivant n'est pas favorable à un nominatif pluriel: donc un datif singulier ? – Il faut probablement supposer une frontière de mots entre les deux E qui suivent ΘY, ce qui isole une séquence ΘYE: θύε, infinitif (= θύειν), à valeur injonctive ? subjonctif (= θύη), injonctif ou éventuel (introduit par une conjonction perdue au début de la ligne) ? son sujet ? le même que celui du verbe précédent ? – Entre ce verbe et le mot suivant identifiable, une énigmatique suite EΣIIE: le redoublement du *iōta* indique soit une frontière de mots entre les deux – mais que faire d'une séquence EΣI ? – soit la notation d'un glide après *i* en hiatus, ce qui paraît plus plausible. A titre d'hypothèse de travail, on proposera d'analyser cette suite comme E ΣIIE. E pourrait valoir *ē* "si" (supra l. 22). L'absence de liaison se comprendrait au mieux si la subordonnée ainsi identifiée dépendait de la proposition précédente. Serait donc isolée une séquence ΣIIE: un subjonctif οῖη, qui évoquerait naturellement le οῖοι chypriote de O. Masson – T. B. Mitford, Les inscriptions syllabiques de Kouklia-Paphos, Constance 1986, n° 237, l. 3 ? M. Meier-

Brügger (apud O. Masson, *Kadmos* 19, 1980, 70) suggère, avec rappel de la mutation dialectale $\tau\iota\varsigma > \sigma\iota\varsigma$ (présente dans la même inscription), que la forme chypriote vaut $\tau\acute{\iota}\omicron\iota$ de $\tau\acute{\iota}\omega$, auquel on attribue généralement un étymon $*k^w\iota\gamma\omega$; en vertu de cette équation et malgré l'obscurité du contexte, il prête au verbe le sens d'“honorer”. Or le présent texte semble indiquer (cf. $\tau\iota\varsigma$, l. 20 et 22) que le pamphylien ignore une telle palatalisation. S'il y avait parenté entre un pamphylien $\sigma\acute{\iota}\eta$ et le chypriote $\sigma\acute{\iota}\omicron\iota$, il faudrait donc revoir l'étymologie de ce dernier et chercher un étymon ne comportant pas une labiovélaire à l'initiale: mais lequel ? – MEPEMIIA: quelle qu'en soit la segmentation, cette suite paraît confirmer l'interprétation de MEPE (l. 21) comme $\mu\eta\delta\acute{\epsilon}(\nu)$; ici $\mu\acute{\epsilon}\delta\epsilon \mu\acute{\iota}\alpha$ ou plus probablement $\mu\acute{\epsilon}\delta\epsilon\mu\acute{\iota}\alpha$ ($\mu\eta\delta\epsilon\mu\acute{\iota}\alpha$), féminin qui ne peut que renvoyer au MEPAMATAI du début de la ligne et dont le sens dénonce comme susceptible d'être pluralisée la réalité recouverte par cette suite. – Structure possible de la ligne: “qu'il sacrifie pour la ..., si aucune ne ...”; mais comment s'insère-t-elle dans le discours ? Est-elle encore sous la dépendance de la principale introduite par $\kappa\alpha\acute{\iota} \nu\iota$?

Lignes 23–25. $\kappa\alpha\acute{\iota}$ introduit sans doute un nouveau thème. La suite immédiate semble ne pas faire difficulté et l'on pense naturellement à $\kappa\alpha\acute{\iota} \eta\alpha\iota \delta\acute{\iota}\kappa[\alpha\iota]$, article + nom au nominatif pluriel; mais le verbe suivant est à la 3e personne du singulier et $\eta\alpha\iota \delta\acute{\iota}\kappa[\alpha\iota]$ ne peut porter sur le verbe précédent, lui aussi au singulier et dont le sujet est apparemment $\mu\acute{\epsilon}\delta\epsilon\mu\acute{\iota}\alpha$. Il faut donc ouvrir une autre voie: à la ligne 25 $\eta\alpha\iota \alpha\phi\acute{\alpha}\varsigma$ pourrait révéler l'existence en pamphylien d'une conjonction subordonnante $h\alpha\iota$, cf. le crétois $\alpha\iota$ (Bile, o. c., 262) avec sens final (“pour que”), comparatif (“comme”) ou temporel (“quand, depuis”). Peut-être non accompagné d'une particule modale (le second $h\alpha\iota$ ne semble pas l'être), $h\alpha\iota$ suppose vraisemblablement un verbe au subjonctif, dont $\delta\acute{\iota}\kappa\alpha$ pourrait être le sujet. – On proposera donc: $\kappa\alpha\acute{\iota} \eta\alpha\iota \delta\acute{\iota}\kappa[\alpha \text{ ---}] \Psi\acute{\epsilon}\tau\alpha\iota$. Si, comme il semble, la proposition (temporelle ?) s'arrête là, il est raisonnable de chercher un passif dans le verbe. Il est tentant de restaurer ce dernier d'après les lignes 34–35 ($\phi\acute{\epsilon}\Psi\acute{\omicron}\delta\alpha\iota$, un moyen sans doute) et d'après le $\phi\epsilon\Psi\acute{\epsilon}\tau\omicron$ (actif) de DGP, n° 3, l. 24, qui est désormais assuré.¹⁶ L'identification de ce verbe, inconnu ailleurs, passe d'abord par celle de Ψ , voir DGP, 7. Le réexamen d'un dossier qui s'est enrichi ces dernières années montre que, contrairement à l'opinion exprimée par DGP, il serait dan-

¹⁶ Il est encore enregistré comme $\phi\epsilon\chi\acute{\epsilon}\tau\omicron$ par le lexique LSJ (s.v. $\acute{\epsilon}\chi\omega$ B) et par Chantraine (s. v. 2- $\acute{\epsilon}\chi\omega$).

gereux de prétendre que, primitivement distincts, Ψ et Ψ avaient fini par devenir interchangeables. Créé pour noter l'avatar (palatal ou, plus probablement, affriqué, *ts*) de $*k(h)j$, voire de $*tw$, représenté par $\sigma\sigma/\tau\tau$ dans les autres dialectes, Ψ paraît avoir conservé cette valeur pendant toute la vie écrite du pamphylien.¹⁷ Le verbe concerné ici devrait être un dérivé en *-je/o-*, disparu ailleurs, susceptible de connaître un médio-passif à côté de l'actif. Compte tenu du système graphique, où E peut recouvrir *e*, *ε*, *e* et peut-être *ei* (voir DGP, 28–29), divers racines ou thèmes sont susceptibles de fournir une étymologie: la racine de $\phi\epsilon\kappa\omega\nu$ “vouloir”, de $\phi\acute{\epsilon}\chi\omega$ “apporter, transporter”, de $\acute{\epsilon}\pi\omicron\varsigma$ ($*wek^w$, “dire”), les thèmes de $\phi\epsilon\acute{\iota}\kappa\omega$ “céder” et $\epsilon\acute{\iota}\xi\omega$ ($*weik$, “ressembler, sembler”, futur rattaché à $\acute{\epsilon}\omicron\iota\kappa\alpha$). Les contextes orienteraient-ils un choix ? A Sillyon, DGP n° 3, l. 24, $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ $\acute{\alpha}\gamma\epsilon\theta\lambda\alpha$ $\phi\epsilon\Psi\acute{\epsilon}\tau\omicron$: sens d' $\acute{\alpha}\gamma\epsilon\theta\lambda\alpha$? Ici, l. 23 $\hbar\alpha\iota$ $\delta\acute{\iota}\kappa[\alpha(?)$ $\phi\acute{\epsilon}]\Psi\acute{\epsilon}\tau\alpha\iota$, l. 34/35 $\omicron\kappa(\alpha)$ $\acute{\alpha}\rho\epsilon\acute{\alpha}\varsigma$ $\phi\acute{\epsilon}\Psi\omicron[\delta\alpha\iota]$, l. 35 $\omicron\kappa\alpha$ $\acute{\alpha}\mu\alpha\rho$ $\phi\acute{\epsilon}\Psi\omicron\delta\alpha\iota$; la présente inscription fait penser à un verbe signifiant “dire, indiquer, proférer, proclamer”: un dérivé de la racine $*wek^w$? Dans ce contexte, son sujet, $\delta\acute{\iota}\kappa\alpha$, désignerait-il le “jugement” ? – Après cette courte protase, commencerait l'apodose qui courrait jusqu'à FIPE, puisque $\kappa\alpha\acute{\iota}$ marque manifestement le début d'une nouvelle phrase. Dans cet espace, la seule séquence susceptible de correspondre à un verbe est FIPE: $\phi\iota\omicron\acute{\epsilon}$ = $\acute{\iota}\delta\epsilon\acute{\iota}\nu$, avec *e*: écrit E, *d* > *r* et élimination de la nasale finale ? Un infinitif injonctif ? – $\Lambda\iota\tau\omicron\varsigma$ (l. 24 et 25) = $\acute{\alpha}\iota\tau\acute{o}\varsigma$ = $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma$, probablement sujets de $\phi\iota\omicron\acute{\epsilon}$. – $\phi\iota\epsilon\angle\alpha\iota\gamma\alpha\iota\tau\upsilon$ = $\phi\iota\acute{\epsilon}\gamma\alpha\acute{\iota}\nu$ $\acute{\alpha}\iota\tau\omega$ = $\phi\iota\nu$ $\acute{\epsilon}\gamma\gamma\alpha\acute{\iota}\omicron\upsilon$ $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$, partie du premier groupe objet de $\phi\iota\omicron\acute{\epsilon}$. $\phi\iota$ serait l'accusatif de (ϕ) $\acute{\iota}\varsigma$, qui, présent chez Homère et Hésiode et attesté par des gloses, est un mot manifestement achéen (cf. C. J. Ruijgh, L'élément achéen dans la langue épique, Assen 1957, 154–155); son apparition ici ne surprend donc pas; il désigne la “force comme puissance agissante” (Chantraine, s. v. $\acute{\iota}\varsigma/1$). Déterminé par $\acute{\epsilon}\gamma\alpha\acute{\iota}\nu$ $\acute{\alpha}\iota\tau\omega$ “du terrain”, le mot désignait-il ici sa “capacité à produire”, sa “rentatilité”, voire son “rendement” ? – La seconde partie du groupe, reliée à la première par $\kappa\alpha\acute{\iota}$, est représentée par $\pi\rho\acute{o}\sigma\omicron\delta\iota[v]$ (= $-\delta\omicron\nu$) plutôt que $\pi\rho\acute{o}\sigma\omicron\delta\iota[\acute{o}\varsigma]$ (= $-\delta\omicron\upsilon\varsigma$), à cause de l'exiguïté de la lacune du début de la ligne 25 ? Quoi qu'il en soit, même nombre, singulier ou pluriel, qu'à la ligne 16. – Au début de la ligne 25, $\tau\alpha\sigma\tau\alpha\sigma\iota\tau\alpha\delta\epsilon$ (même syntagme à la l. 31) = $\tau\acute{\alpha}$ $\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\iota$ $\tau\acute{\alpha}\delta\epsilon$ (= $\tau\eta\nu$ $\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\iota\nu$ $\tau\eta\nu\delta\epsilon$), sans doute “cette situation”, constitue vraisemblable-

¹⁷ Voir provisoirement G. Neumann, Gnomon 1980, 227, et Cl. Brixhe, BSL 77 (1982), 215–216.

ment le deuxième groupe objet de φιρῆ . – On ne peut manquer de s'interroger sur la curieuse structure de cette principale injonctive: que vaut le καί qui, à la ligne 24, précède ἀντιός ? Il n'est manifestement pas sur le même plan que le καί suivant. Pourquoi la reprise de ἀντιός à la ligne 25 ? On expliquera au mieux cette apparente anomalie, si l'on considère que le second groupe objet, τὰ στάσι τάδε , était précédé de καί (symétrique du καί que suit ἀντιός à la ligne 24) et ne faisait que reprendre implicitement le contenu du premier, de façon emphatique (καὶ ... καὶ ... , reprise de ἀντιός et chiasme sujet-objet ~ objet-sujet). Cette principale aurait donc la structure suivante:

- a. καὶ ἀντιός (sujet)
 $\text{φῖ ἐγαίν ἀντι καὶ πρόσοδ[υ]}$ (objet)
- b. [καί] τὰ στάσι τάδε (objet)
 ἀντιός (sujet)
 φιρῆ (verbe).

A titre d'hypothèse de travail, on traduira ainsi la phrase: "Quand le jugement sera prononcé, qu'ils examinent le rendement du terrain et son revenu et la situation ainsi constatée (situation découlant de φῖ et de πρόσοδ[υ])."

Lignes 25–27. ΚΑΙ ΗΑΙ ΑΡΦΑΣ initie une nouvelle phrase, peut-être close par ΣΥΤΕΛΕΣΤΑΙ (l. 27): une structure apparemment comparable à celle qui vient d'être vue. – Hāi introduit la protase, cf. supra l. 23. – ΑΡΦΑΣ est une forme de ἀρφα (= ἀρά), probablement l'accusatif pluriel ἀρφάς : "prière, vœu", au pluriel généralement "imprécations, malédictions". – La ligne est ponctuée par Μ : première lettre d'un $\text{μέ} = \text{μή}$ portant sur le mot suivant ? Peut-être tout simplement initiale du datif pluriel d'un thème en $-\bar{\alpha}$, qui à la ligne suivante se termine par]ταισι (sur cette finale, DGP, 99): faudrait-il restituer là le nom qui figure au début de la ligne 23: μ[ερα-μα]ταισι ? La longueur supposée de la lacune ne paraît pas hostile à ce complément. – ΜΕΙΟΔΙ : une 3e personne du pluriel en $-\text{di} < -\text{nti}$; le produit de la contraction de $\text{o} + \text{o}$ reçoit déjà la graphie Y , cf. le génitif singulier des thématiques: nous avons donc ici l'équivalent non de μειοῦσι , indicatif, mais de μειῶσι , subjonctif présent de μειόω "diminuer, atténuer". Ἀρφάς devrait en être le complément d'objet. – .ΑΣΑΣ : nous sommes encore dans la zone endommagée; la lettre initiale est perturbée par des coups de ciseau; subsiste à coup sûr une haste verticale, dont semble partir vers la droite les appendices d'un E : mais, dialectalement, e passe à i en hiatus (DGP, 14); ΕΑΣΑΣ , quelle qu'en puisse être l'explication, est donc peu probable: les pe-

tits traits qui semblent être les appendices d'un E ne devraient être que les stries provoquées par l'instrument destructeur; on proposera ΠΑΣΑΣ = πάσας, déterminant de ἀρῆς, dont il est stylistiquement disjoint. – L'analyse précédente soulève au moins deux questions. L'une est sémantique: quel sens confère au verbe μειῶδι son association avec ἀρῆς ... πάσας ? “diminuer”, “atténuer” la force des imprécations (contre un éventuel contrevenant aux termes du contrat) ? Cf., dans une confession païenne du II^e siècle p.C., la phrase ἐπεζήτησαν λυθῆναι ... τὰς ἀρῆς “ils (les dieux) demandèrent que les imprécations (indument lancées) fussent «payées» («expiées», «annulées» par un geste de repentance)”¹⁸. L'obscurité du contexte ne permet pas de préciser. La seconde question est d'ordre syntaxique: quel peut être le sujet du pluriel μειῶδι ? Est-il indéfini (“on”) ? Un “ils” impliqué par les deux ἀπὸς des lignes 24 et 25 ? A moins que ce rôle ne soit joué par la relative qui suit: une relative sans antécédent introduite par ΗΟΣ = ὅς = οὓς “ceux que” ? – ΦΥΣΕ: une forme de φύσις est exclue par la flexion dialectale; φύσῃ, pour φῦσαι fléchi thématiquement, n'a a priori rien à faire comme noyau verbal d'une relative; la solution la moins mauvaise serait peut-être φύσῃ = φύσει ou φύσῃ, futur ou subjonctif aoriste de φύω, littéralement “faire naître, faire pousser”, sens que le contexte ne permet pas de préciser ici; quel en serait le sujet ? – ΚΑΤΑΣΤΑΣ = καταστάς “établi, désigné, institué, devenu ...”. – La phrase se termine par ΗΕΤΑΡ[---], manifestement une forme d'ἑταρος, doublet d'ἑταίρος; le mot avait probablement un sens politique précis: membre d'une hétérie, unité socio-politique ? Quelle en était la fonction ? attribut du sujet de φύσῃ, introduit par καταστάς, d'où le complément ἑταρ[ος] ? καταστάς ἑταρ[ος] “admis dans la/une hétérie” ? – Si l'analyse précédente est exacte, nous attendons encore la principale: commencerait-elle dans la lacune du début de la ligne 27 ? Toujours est-il que le texte subsistant s'ouvre ici avec un énigmatique ΠΑΡΑΣΑΘΙΗΕΤΟ: si ἑταρ[ος] a été correctement complété, il manque deux ou trois lettres pour combler totalement la lacune; bien que nous soyons encore dans la zone endommagée, les deux lettres pointées peuvent être considérées comme certaines. Deux remarques sont susceptibles d'orienter une interprétation: 1) voyelle + ΘΙ peut dialectalement valoir voyelle + θι ou voyelle + νθι. 2) La présence d'un signe d'aspiration devant E indique a priori une frontière de mot après -θι. On

¹⁸ G. Petzl, Die Beichtinschriften Westkleinasiens, Ep. Anat. 22 (1994), 89, n° 69, l. 25-26.

isolerait ainsi HETO: hētō, 3e personne du singulier de l'impératif aoriste de ἵημι; mais que faire de ce qui précède ? La grande inscription de Sillyon (DGP, n° 3, l. 9 et 11) présente deux composés où ἐπι- est suivi de lexèmes à initiale vocalique aspirée: ἐφ[ι]ιῆμοται[(cf. att. ἔφημος) et ἐφιέλοδυ (= att. ἐφελόντων): comme dans les autres dialectes, l'aspiration s'est transposée avant les deux voyelles, mais le glide après *i* en hiatus semble avoir empêché l'élision de ce *i* (voir DGP, 72–73). Aurions-nous ici un ἄθιητό, d'un *ἄνθιημι non encore attesté, “jeter contre/en face/à son tour” ? Certes on attendrait ἄθιέτο ou ἄθιυέτο, mais l'insertion d'un *h* non attendu pourrait être une hypercorrection graphique, inspirée par l'analogie du simple hētō et d'autant plus facile à comprendre que l'aspiration vocalique semble avoir été débile depuis longtemps (DGP, 71–72). Nous aurions là le verbe de l'apodose: il y aurait donc absence de parallélisme entre les deux phrases introduites par καὶ hāi. Le verbe serait précédé d'un [---]ΠΑΡΑΣ, que nous sommes actuellement incapables de compléter: on exclura une forme de participe aoriste (e. g. ἐπάρας de ἐπαίρω) en raison de la probable flexion thématique de ce type en pamphylien. En définitive, la séquence pourrait correspondre à un accusatif pluriel, objet d'ἄθιητό: compte tenu du contexte et du sens possible du verbe, ne devrait-il pas appartenir au registre religieux ? Pour l'identifier, on ne devra pas oublier que *r* peut procéder de *d*. – On ne peut déterminer le sujet d'ἄθιητό: il est seulement vraisemblable que c'est le même que celui de θέλῃ. – L'apodose pourrait s'achever avec une relative; c'est du moins ce que suggère l'interprétation la plus simple de HO: hō = ᾧ : 1) on aurait affaire à une relative sans antécédent, constituant l'objet indirect d'ἄθιητό, e.g. “jeter des imprécations contre (celui) à qui ...” ? 2) Hō, lui-même, serait le régime indirect du verbe qui clôt la proposition. D'autres solutions sont possibles, notamment, avec attraction du relatif au cas de l'antécédent, une structure telle que τούτω δὲν μὴ θέλῃ συντελεῖσθαι > ᾧ μὴ θέλῃ συντελεῖσθαι “à celui dont il ne veut pas qu'il ...”. – ΜΕΘΕΛΕ = μὲ θέλῃ (μὴ θέλῃ): sujet ? – ΣΥΤΕΛΕΣΤΑΙ: il existe un nom συντελεστής, tardif selon LSJ et désignant un collecteur de taxes. Mais ici, après θέλῃ, il s'agit probablement de l'équivalent de συντελεῖσθαι, donc συτελεῖσθαι, avec réduction de *sth* à *st* (voir Brixhe 1995, 259–264); notons que l'on pouvait attendre συδ-: le voisement de l'occlusive a été bloqué par l'existence de formes (à commencer par le simple τελέω) où la sourde

se maintenait.¹⁹ Ce verbe complète sans doute θέλῃ. Quel est son sens précis ici, où il semble régir un datif (hō) ? “Aider”, “verser une contribution à” ? Simplement “accomplir, proférer jusqu’au bout”, si ῥ est un substitut de ὄν ? Il serait vain de multiplier les hypothèses.

Lignes 27–30. A[---]: si la seconde phrase initiée par καὶ hāi se termine avec συτελεῖσται, on attend ici le début d’une nouvelle phrase et le subjonctif qui vient ensuite implique à peu près sûrement une conjonction introductrice. On attend donc cette conjonction et un ligateur de phrase: ῥA|[ι δὲ] ? ῥA|[ι δὲ μὲ] ? ῥAι vaudrait le hāi vu plus haut, avec la non-notation de l’aspiration déjà observée dans la plus ancienne inscription pamphylienne (DGP, 71–72), cf. ci-dessous ὄ et ὑπάρ (l. 29), par exemple. – ΣΥΤΕΛΕΙΟΔΑΙ: συτελειῶδαι = συντελειῶνται, subjonctif (cf. μειῶδι, l. 26) de συντελειῶ doublet morphologique de συντελέω. Mais a-t-il le même sens que le συτελεῖσται précédent ? Ici, probablement complété par ΑΡΦΑΣ = ἄρφας, il devrait signifier “achever de proférer/lancer” (on ne peut penser à l’exécution des menaces de l’imprécation, qui est l’affaire des dieux, non des hommes). Μειῶδι et συτελειῶδαι (et peut-être συτελεῖσται) correspondent vraisemblablement à deux moments de la procédure: dans l’impossibilité d’identifier celle-ci, nous ne pouvons préciser ni le sens ni le sujet de ces verbes ? – ΚΑΤΑΤΑΚΕ-ΚΡΑΜΜΕΝ|[Α]: la même forme se retrouve à la ligne suivante. Est-ce le même participe parfait qu’on retrouve en DGP, n° 3, l. 4, avec κεκραμένῳς ? Voir DGP, 172–173, où la discussion tourne autour des deux principales hypothèses avancées: κεράννυμι “mêler, tempérer, modérer” (éventuellement adverbe en -ὄς/-ως) et κείρω “tondre” d’où “dévaster, ravager”. C. B. avait accordé un préjugé favorable à κεκραμένῳς, accusatif pluriel du participe parfait passif de κεράννυμι, parce que la seule forme identifiable dans le secteur concerné du texte était Σελυμίῳς (acc. pl.) et que le document semblait évoquer l’apaisement social après une longue période troublée. À la lumière de la présente inscription, il apparaît possible que ce κεκραμένῳς vaille κεκραμμένῳς, avec même simplification de la gémée que dans Ἀπέλῳνα (l. 30). Les exemples de κεκραμμένῳς présents ici orientent peut-être vers une nouvelle solution: 1) on connaît la fréquence de la formule κατὰ τὰ γεγραμμένα “conformément à ce qui est écrit”, “selon la loi”; 2) les échanges entre la sourde et la

¹⁹ A moins que le trait ne soit purement graphique, inspiré par le même besoin de maintenir le contact entre simple et composés.

sonore sont dialectalement rarissimes: un exemple dans notre corpus, n° 161 Μιγῖνυς probablement pour Μικῖνος (cf. encore DGP, 74, n. 2); 3) il paraît exclu qu'ici K pour Γ (Ζ) s'explique ainsi; 4) la solution doit être ailleurs. On sait que les occlusives sonores se spirantisent entre voyelles: *b* et *d* passent respectivement à *v* et *r* et, dès le plus ancien texte, entre deux voyelles dont la première est antérieure, *g* est devenu γ, puis *j* (écrit ι; DGP, 81–88). Mais que se passait-il dans les autres contextes ? La forme actuellement analysée pourrait révéler que, sauf après nasale, *g* devenait γ; dès lors pouvait éventuellement s'étendre la règle dissimilatoire (refus de deux spirantes successives) illustrée peut-être ici par συτελεῖσται (changement lié à la spirantisation de *th*) et dans certains dialectes néo-grecs par ἔρχομαι pour ἔρχομαι (voir Brixhe 1995): quand il tend à devenir γ, en présence de cette autre spirante qu'est *r* l'ancien *g* se confond avec la sourde correspondante, désormais seule occlusive de même point d'articulation (cf. en DGP n° 3, l. 7, ἀτρώποισι pour ἀνθρώποισι). – Après une lacune partiellement comblée par la finale du mot qui clôt la ligne 28, la ligne 29 s'ouvre par un syntagme à l'accusatif pluriel, ἸΑΜΗΑΣΤΑΣΚΕΚΡΑΜΜΕΝΑΣ: ζαμίας τὰς κεκραμμένας (= γεγραμμένας). – On attend toujours le verbe principal et, comme la ligne se poursuit avec une relative, on est quasiment contraint de le chercher dans la lacune qui précède ζαμίας: faut-il supposer là un θέτῶ, complété par le groupe accusatif suivant ? “Qu'il (qui ?) inflige les amendes/sanctions prévues par la loi” ? – L'objet indirect du verbe ainsi restitué serait-il fourni par la relative suivante: ΟΘΕΛΕ ? ὅ (sans notation de l'aspiration) θέλῃ (= θέλη) ? “à qui il veut”, expression non d'un arbitraire, mais du choix du “juge” parmi les possibles ? – ΥΠΑΡΠΙΟΛ[: ὑπάρ (= ὑπέρ, DGP, n° 3, l. 2): plutôt que l'accusatif (“au-delà de”), on attend le génitif (“en faveur de”, “dans l'intérêt de”, “au nom de”); dans ce cas, le régime peut revêtir trois formes: πόλ[ιος], πόλ[ιος] ou πόλ[ιως] (la plus “dialectale”): “dans l'intérêt de la cité”. – L'absence d'un ligateur en cette fin de ligne semble indiquer que la phrase précédente court jusqu'au début de la ligne 30.

Lignes 30–31. Au début de la ligne 30, partie supérieure d'un kappa ? Ψ ou Φ non exclus. Etant donné que le complément de ΠΟΛ (fin ligne 29) risque d'occuper l'essentiel de la lacune du début de la ligne 30, avant κ (?) il n'y a guère place que pour une lettre. Et, comme après TA il y a manifestement une frontière de mots, nous avons à nous interroger sur une courte séquence: .]K(?)OTA: un plutôt que deux mots ? ligateur de phrases ? conjonction de subordi-

nation ? Soulignons que OTA ne saurait être identifié avec l'éolien d'Asie ὄτα (Hodot, 140 et 202), puisque l'équivalent pamphylien de ce dernier est (h)όκα. – Vient ensuite une séquence qui, se terminant par -TY, devrait être un verbe: KATEΘEKETY = κατεθέκετυ = κατέθετο; cette interprétation suppose a) l'extension de -k- au pluriel et au moyen (cf. Chantraine, *Morphologie historique du grec*², Paris 1947, 177) et b) une flexion thématique (pour les aoristes sigmatiques pamphyliens, DGP, 115–116). Quel serait le sens du verbe ici ? On en connaît un emploi technique: κατατίθημι “donner en gage”, κατατίθεμαι “prendre en gage”; serait-ce le cas ici ? mais on verrait mal la logique de la démarche, si ce verbe avait le même sujet que celui de la relative objet qui suit (voir infra). – ΔΑΜΑΡ+ΥΣ: en pamphylien (DGP, 125–126), l'ancien démonstratif ὁ, ἃ, τό semble rare, peut-être parce qu'il n'y est jamais devenu un véritable article défini (cf. infra). Son absence devant ΔΑΜΑΡ+ΥΣ risque donc de n'être pas décisive pour choisir entre nom propre et nom de magistrat (δάμαρχος). La même séquence se retrouve l. 33: ne serait-ce pas le nom du protagoniste principal du document, du bénéficiaire du contrat, par exemple ? Δάμαρχος est sans doute le sujet du verbe précédent. – Ce nominatif est suivi d'une séquence particulièrement difficile, qu'on retrouve à la ligne 33, ici ΤΑΙΣΤΑΚΕΕΝΕΛ, l. 33 ΗΟΙΣΤΑΚΕΕΙΝΑΝΑΨΑ: 1) le datif pluriel des 1^{ère} et 2^e déclinaisons étant dialectalement en -αισι et -οισι, au début il devrait y avoir une frontière de mots après respectivement ΤΑ et ΗΟ (plutôt qu'après ΤΑΙ et ΗΟΙ ?); 2) si l'on n'oublie pas la possibilité du maintien de la nasale finale devant frontière faible et voyelle initiale du mot suivant (ainsi devrait être reformulée la règle dégagée en DGP, 64–65), on peut imaginer une coupe -ΚΕΕ pour la ligne 33, mais -ΚΕΕΝ pour la ligne 30; 3) quoi qu'il en soit, il y a probablement une frontière de mots entre les deux Ε. Ces considérations aboutissent à la segmentation suivante: l. 30 ΤΑ ΙΣΤΑΚΕ ΕΝ, l. 33 ΗΟ ΙΣΤΑΚΕ Ε. – ΤΑ = τά introduit apparemment une relative objet de κατεθέκετυ. On apprendrait ainsi que les thèmes pronominaux *so-/to- étaient susceptibles d'introduire une relative en pamphylien. Or on a vu plus haut (à propos de ΗΟΣ, ΗΟ et Ο, l. 26, 27 et 29; cf. infra ΗΟ, l. 33) que *yo- semblait capable de jouer le même rôle. Si ces dernières formes correspondaient bien à des relatifs et non à des conjonctions, il faudrait admettre la concurrence fonctionnelle de *so/to- et de *yo-, situation qui ne serait pas sans rappeler celle de l'éolien d'Asie (voir Hodot, 132–133 et 137–138, avec tentative d'explication). – ΙΣΤΑΚΕ: aucune interprétation n'est totalement satisfaisante. La

plus économique y verrait un parfait, ἴστακε, équivalent de l'attique ἔστηκε; deux explications, susceptibles de se combiner, seraient possibles pour le timbre de la voyelle initiale: assimilation de celle-ci à une voyelle prothétique, laquelle hésite entre *i* et *e* (DGP, 45–46) ou articulation fermée du /e/ (réalisé [i] devant voyelle et nasale et dans certains noms, surtout anatoliens, *ibid.*, 14–20). – E/EN: la préposition ἐν est dialectalement représentée, selon l'environnement phonétique, par ἰ ou ἰν, cf. DGP, 64–65 et 128–129; on rencontre le vocalisme attendu pour la préposition directive à la l. 21, avec ἰς πόλι. Ici, dans un syntagme (préposition + nom), ἐ + consonne (l. 33) et ἐν + voyelle représenteraient-ils un compromis entre le dialecte et la koiné ?²⁰ – La relative, qui irait donc de τὰ à ἐν ἐγ[αίῳ], pourrait signifier “ce qu’il a/avait placé (construit ? planté ?) dans le terrain”. – La ligne 31 devait ainsi débiter par la fin du syntagme locatif (au datif), qui commençait à la ligne précédente. – Manquent encore deux lettres au maximum pour combler la lacune, qui précède un *upsilon* mutilé: d’où ἐγ[αίῳ . .]ν: 1) le verbe de la ligne 30 est déterminé par la relative qu’introduit τὰ; 2) arrive à présent un nouveau syntagme qui a, lui aussi, vocation à être objet: ΤΑΣΤΑΣΙΤΑΔΕ, vraisemblablement τὰ στάσι τάδε (accusatif, cf. déjà l. 25); 3) où est le verbe qui le régit, étant entendu que le δέ qui clôt la ligne semble annoncer une nouvelle phrase ? La finale de ΑΙΦΕ pourrait en faire un candidat possible (infinitif injonctif en -ῆ = -ειν), s’il était possible d’identifier le radical comme tel. Reste . .]ν au début de la ligne: un impératif très court ? e. g. [ἔδ]ν < ἔντον (= ἔντων, de ἡμι) ? Mais quel sens aurait ce verbe associé à τὰ στάσι τάδε ? “faire connaître” (< “lancer”, “envoyer”) ? Une hypothèse de travail sans plus, qui impliquerait à peu près sûrement un système avec protase (l. 30, introduite par une conjonction non identifiée) et apodose (commençant avec [ἔδ]ν, l. 31). – ΑΙΦΕ = αἰφέ(ν) “toujours” ? – ΠΕΡΑΙΤΑΦΙ = περ’ αἰτᾶ fī (accusatif): a) περ’ ou περ’ ? apocope ou élision ? sens ? “concernant” ? b) αἰτᾶ fī reprend sans doute le fī ἐγαίν αἰτῷ de la ligne 24 (sur le rôle joué par le thème αἰτό-, proche de l’article défini, voir *infra*).

Lignes 31–33. A priori, l’analyse de ce passage se heurte à deux obstacles: 1) il commence par ΚΟΠΡΥΣ = κόπρυς = κόπρος, un

²⁰ Cf. peut-être déjà *supra*, l. 18, φέπος pour φέπυς. “Ὅς comme relatif pourrait être une autre concession à la koiné: hypothèse de R. Hodot (l. c.) à propos de l’éolien d’Asie; solution alternative: *γο- relatif hérité et emploi relatif de *so-/to- apporté par l’élément éolien constitutif de l’entité pamphylienne.

nominatif singulier: où est le verbe dont ce mot serait le sujet ? 2) Le seul verbe identifiable, ΜΕΕΞΑΛΟΔΙ = μὲ ἐξάγῳδι = μὴ ἐξάγωσι (cf. déjà DGP, n° 3, l. 16 et 20), est une 3e personne du pluriel du subjonctif: a) il ne peut donc avoir κόπρυς pour sujet, b) si le verbe principal précédent est bien un impératif, δέ relierait-il une injonctive à l'impératif à une autre au subjonctif ? n'est-ce pas suspect ? En fait, μὲ ἐξάγῳδι risque de n'être pas le verbe principal. On a l'impression que le nom du "fumier" en est l'objet logique: "ne pas emporter le fumier" constitue une séquence sémantiquement plausible dans ce contexte. Pour rendre compte de la forme κόπρυς, il ne serait pas méthodologiquement satisfaisant de supposer en pamphylien un τὸ κόπρος, qui pourrait faire du κόπρυς de notre texte un accusatif: plutôt un "nominatif de distraction"²¹, erreur entraînée par la mise en exergue du mot à l'occasion d'un changement de thème, après un groupe lui-même à l'accusatif, avec lequel il n'avait aucun lien fonctionnel. Ce nominatif pour un accusatif serait logiquement l'objet de μὲ ἐξάγῳδι, lequel ne serait pas le verbe principal: il pourrait, en effet, être introduit par une conjonction (ἥ, par exemple), perdue au début de la ligne; le nom du "fumier" aurait donc été mis en évidence par une sorte de prolepse et placé avant la conjonction introduisant la proposition à laquelle il appartenait. – Ε]ΛΑΙΥ ΑΙΤΥ = ἐ]γαίν ἄιτῷ, génitif déterminant κόπρυς ? – Suit une curieuse séquence comportant deux Ψ, ΑΛΟΨΙΡΕΠΟΨΙ: quelle en est la segmentation ? Si l'on cherche à retrouver là une finale connue, on isolera ΑΛΟΨΙΡΕ et l'on y recherchera l'infinitif d'un verbe en -δω ou en -ρω, mais lequel ? a) ΑΛΟ = ΑΛΛΟ ? mais la gémée est notée en κεκραμμένα/κεκραμμένος; b) Ψ recouvre l'avatar de *k(h)j (et de *tw ?); et c) que faire de ΠΟΨΙ ? En vérité, on a l'impression d'avoir affaire à une expression adverbiale allitérante du type "bon an, mal an", "comme-ci, comme-ça", turc şöyle böyle ("comme-ci, comme-ça"). Pour tenter d'en rendre compte, il est inutile de songer à l'évolution -ιον > -ι, dont on n'a aucun exemple dans le texte (elle interviendra plus tard). A titre d'hypothèse de travail, on suggérera ici la juxtaposition de deux composés en -ΟΨΙ = *ῥοσι "l'oeil": on connaît ῥοσε; la forme est généralement expliquée comme un duel *okʷ-ī recaractérisé par la désinence -e, d'où, après -ī + e > -je et avec palatalisation de *kʷ, hom. ῥοσε (après Homère ῥοσων et ῥοσοις/ῥοσοιοι, Hésiode, Eschyle), voir M. Lejeune, Phonétique his-

²¹ Cf. les "nominatifs" et "génitifs de distraction" détectés par O. Masson et J. Méndez Dosuna dans les dialectes du Nord-Ouest, voir ce dernier, o. c., 163-164.

torique du mycénien et du grec ancien, Paris 1972, 46. Mais Benveniste (Origines de la formation des noms en indo-européen, Paris 1962, 73) y voit plus simplement un thème en *-j*, auquel s'ajoute naturellement la désinence duelle *-e*, d'où **ok^wj-e* > ὄσσε (cf. ὄσσομαι < **ok^w-je/o-*). Aurions-nous ici un datif **ὄσσι*, écrit -οΨι et renvoyant à **ok^wj-i* ? Le premier membre du premier composé serait-il ἄλλο- (malgré la remarque ci-dessus) ? Celui du second, ῥέπω "pencher, incliner" ? Sens de l'expression ainsi obtenue ? quelque chose comme "d'une manière ou d'une autre" ? – Μὲ ἐξάγῳδι pourrait donc marquer la fin de la subordonnée: "Si/quand l'on n'a pas emporté (ΑΛΟΨΙΡΕΠΟΨΙ, e. g. "d'une manière ou d'une autre") le fumier du terrain". – La principale commencerait donc par ΣΤΕΦ[---], séquence pour laquelle on peut difficilement échapper à une forme de στέφανος ou plutôt de στέφω/στεφανόω²²: il est, en effet, fort possible qu'il faille chercher là le verbe principal (à l'impératif ?), dans la mesure où la fin de la ligne 33 et le début de la 34 risquent, on le verra, de contenir le verbe d'une autre principale, celle qui correspond aux deux subordonnées introduites par ὅκα (l. 34 et 35). – ΔΑΜΑΡΨΥ serait-il l'objet de στεφ[---] ? donc écrire Δάμαρχυ (Δήμαρχον) ? – Avec la forme du pronom qui introduit la relative suivante, ἥ ἴστακε (cf. déjà l. 30), nous tombons sur une autre difficulté: comment comprendre ἥ ? comme un relatif (= ὃν ou ᾧ) ? comme une conjonction ? En outre quel est le sujet d'ἴστακε ? Δάμαρχυς ? – Appartient vraisemblablement à la relative le circonstant Ε ΙΑΝΑΨΑ ΑΚΡΥ = ἐ ΙανάΨα Ἀκρυ "chez (dans le temple de) la Suzeraine de l'Acropole" ? Sur celle-ci cf. n° 274 ci-dessus. – La dernière lettre de la ligne se réduit à une potence, d'où, en l'absence d'un appendice horizontal s'en détachant à mi-hauteur, Π plutôt que F. Nous sommes donc en présence d'une séquence ΠΟΣΘΙΠ, qui soulève deux questions: 1) si συτελεῖσται (l. 27) a été correctement analysé comme valant συντελεῖσθαι (avec -σθ- > -στ-, on segmentera ΠΟΣ ΘΙ...; on écartera donc a priori l'hypothèse d'un équivalent dialectal de **πρόσθι* (cf. πρόσθε/πρόσθα), d'autant que la forme pamphylienne pour πρὸς était non πός, mais περτί (DGP, 129); ΠΟΣ vaudrait-il πῶς = πως (cf. déjà DGP, n° 3, l. 6) ? Mais que faire ici d'un atténuatif, qui, enclitique, ne pourrait porter que sur le circonstant précédent ? – Où commence la phrase suivante ? Elle se termine avec FEΨΟΔΑΙ (l. 35; καί νι marquant le début

²² Contre le nom d'un magistrat en στεφανα- (στεφανη-), la brièveté de la lacune du début de la l. 33 et l'absence, à notre connaissance, de tels magistrats à Aspendos.

d'une nouvelle phrase); elle comporte deux subordonnées introduites par ὅκα et sa principale est nécessairement comprise entre ΠΟΣ (l. 33) et ΠΕΤΡΑΚΙΣ (l. 35): son verbe (à l'impératif sans doute) est donc à chercher dans la suite ΠΟΣΘΙΠ[. . . .]ΤΑ. On ne peut en dire davantage.

Lignes 34–35. De la principale du système suivant n'est donc identifiable que FETYΣΠΕΤΡΑΚΙΣ = fétyς (ἔτος) πετράκις (τετράκις, avec traitement éolien de **k^we*) “quatre fois par an”. – Suivent deux temporelles: OKAPFΑΣ vaut sans doute ὅκα ἀρφάς, avec non-notation de l'aspiration initiale (déjà O pour HO, l. 29) et simplification graphique (A pour AA, à la différence de OKAAMAP, l. 35). Ἀρφάς pourrait être l'objet de φέψο[---] (fin de la ligne). – ΗΙΙΑΡΟΙΣΙ = ηυαροῖσι (fonction?): sur ces ηυαροί, déjà présents à Sillyon, voir le commentaire de DGP, n° 3, l. 1. – FEΨO est le début d'un verbe au subjonctif (cf. ὅκα), qui se termine à la ligne suivante: φέψο[δαι] (= -ωνται); sur ce verbe voir supra l. 23/24. – Au début de la ligne 35, de la première lettre visible reste l'extrémité d'un petit trait oblique: appendice supérieur d'un *kappa* ? Lire καί ? – OKA = ὅκα, voir ligne précédente. – AMAP = ἄμαρ: sur le caractère achéen du mot, voir Ruijgh, o. c., 120–121; le verbe suivant étant au pluriel, ἄμαρ en est vraisemblablement l'objet. – ΔΑΜΑΡ+Υ = Δαμάρχυ (gén.) pourrait déterminer ἄμαρ: “le jour de Damarkhus” (signification ?). – Féψοδαι (= -ωνται, voir ligne précédente), subjonctif demandé par ὅκα. – Après πετράκις, on a donc deux temporelles introduites par ὅκα et coordonnées par καί: sujet de φέψοδαι (deux fois) ? Est-il indéterminé (“on”) ?

Lignes 35–39. Avec le second KAI = καί débute une nouvelle phrase. – NI = νι, particule, qui apparaît normalement devant un impératif, voir DGP, 131–132. Cet impératif est non pas ΣΜΑΙΟΔΥ, mais ΙΣΜΑΙΟΔΥ = ἰσμαίοδου, avec la même simplification graphique que dans OKAPFΑΣ pour OKAAPFΑΣ, l. 34; il s'agit de la 3e pers. du plur. de l'impératif d'ἰσμαίω (= *εἰσμαίω, pour ἰσ- = εἰσ- voir supra l. 21), dont on ne connaissait jusqu'ici que le moyen (cf. Chantraine, s. v. μαίομαι); sens du verbe simple: “rechercher, poursuivre” au présent, “toucher, atteindre” à l'aoriste; εἰσμαίομαι est rare (deux attestations homériques) et n'apparaît qu'à l'aoriste (“affecter grandement”). Ἰσμαίοδου procède donc de *ἰσμαίωντον. Dans l'une de ses deux attestations (Il. 17. 564), le verbe est construit avec deux accusatifs: μάλα γάρ με θανὼν ἔσεμάσσατο θυμόν, littéralement “en mourant, il m'a beaucoup touché le coeur”: aurions-nous ici, avec sens technique du verbe (lequel ?), un double accusatif, mais

du type εἰσπράττω τινά τι “exiger quelque chose de quelqu’un” ? Ces accusatifs figureraient à la ligne suivante, le premier représenté par trois anthroponymes, le second par la somme ponctuant la ligne. – Avec Δ (fin de la ligne 35) commence une série de trois noms de personnes, probablement à l’accusatif et non coordonnés (cf. l. 37). Le premier commence avec ce Δ et semble se terminer par Υ (tracé évanescant de cette lettre sur notre estampage en latex): Δ[άμαρχ]υ (= -χον), a priori possible, puisque le personnage apparaît plus haut comme l’un des protagonistes de “l’affaire”, semble un peu long pour la lacune présumée (ici trois lettres au plus): si l’on tient compte du répertoire onomastique dialectal, lire par exemple Δ[ἄμ]υ (Δ[ἄμ]υ) ou Δ[ἔξιφ]υ ? Puis vient Ἀρτιμίδου (= -δωρον). Enfin, Εσπλεμυ (-μιν): il s’agit là d’un nom indigène; nous supposons un *e* médian long (ε:, H dans l’alphabet ionien-attique), car l’anthroponyme reparaît plus tard sous la forme Σπλιμου (DGP, n° 206), après fermeture de ε: en i:. Il n’est pas isolé, même si le détail des formes apparentées n’est pas clair: dans les textes lyciens *Sedeplm̄mi*, TL 29 (Tlos), cf. Zgusta 1964, § 1387/2; *Esedeplēmi*, dat. *Esedeplēmeje*, TL 85 (Myra), 114 et 115 (Limyra), cf. Zgusta, ibid., § 1387/3; *Epplēme* gén., TL 16 (Pinara), cf. Zgusta, ibid., § 343 (sur la finale, H. G. Melchert, *Lycian Lexicon*, Chapel Hill 1989, s. n.). Dans les textes grecs: Σεδεπλεμς, Teimiousa, Zgusta, ibid., § 1387/1, et Σεδεπλης, Antiphellos, Zgusta, ibid., § 1387/4. L’origine du flottement initial entre *ese-* (*Epplēme* et les formes pamphyliennes) et *esede-* (autres formes citées) n’est pas évidente: un conglomérat *ese* (lycien “avec”, origine ?) + *de* (origine ?), cf. Melchert, o. c., s. v. *esedēnnewe* (“descendant”)²³, Houwink, 173, etc. Quoi qu’il en soit, la forme lycienne la plus proche du nom pamphylien est assurément *Epplēme* et, dans tous les cas, on a affaire au participe louvite en *-mi* fourni par un radical préverbe indéterminé. Εσπλεμυ et Σπλιμου sont largement séparés par le temps et le second procède du premier par aphérèse (cf. Ἀπελ-/Πελ-, Ἀφορδ-/Φορδ-, DGP, 43–45). Les deux formes n’ont pas manqué d’être, à un moment donné, contemporaines (l’étaient-elles encore à l’époque de Σπλιμου ?): compte tenu du complexe consonantique initial, la première apparaissait sans doute alors comme une variante prothétique de la seconde. Que représentent les trois personnages ainsi associés ? Les garants de Damarkhus ? L’hypothèse inviterait à écarter

²³ Mais étymon anatolien *ashanta* “sang” pour ce nom (< **ashanta-nawa*), selon E. Laroche, BSL 62 (1967), 62–63.

la lecture Δ[άμαρχ]υ au début de la série. – MENAAΛEPONIIY = μῆνα Ἀγερόνιυ “pendant le mois Agéronius”: a) la forme courante du nom du mois est Ἀγοιάνιος (Sparte, Rhodes, Chypre, Epire, voir LSJ, Suppl.); b) mais la forme pamphylienne s’explique à partir d’ Ἀγοιώνιος, c) qu’on retrouve en béotien²⁴; d) le traitement de *ri* devant voyelle est celui de l’éolien d’Asie, cf. à partir de la forme commune du nom, lesbien Ἀγεργάνιος, Hodot, 87. Le nom pamphylien cumule donc un changement qui caractérise l’éolien d’Asie et le vocalisme suffixal du béotien, autre dialecte réputé éolien. – L’indication du mois est suivie d’un signe qui ressemble à un 2, précédant quatre barres verticales, dont la quatrième, détachée, pourrait être l’initiale du mot suivant: a) ce signe mystérieux correspond-il à un chiffre ? ce peut difficilement être celui du jour du mois, puisque ce dernier, à l’accusatif, n’exprime pas une date ponctuelle; b) il ressemble au signe qui suit μνᾶς à la ligne 21; c) serait-ce le *digamma* (“six”) du système numéral dit milésien ? d) mais que valent les barres verticales qui viennent ensuite ? des unités ? une notation 6+1+1+1 serait absurde: pourquoi n’avoir pas écrit tout simplement Θ ? Une telle pratique n’est, à notre connaissance, concevable que dans un système acrophonique, cf. l’Attique où ΔΙΙΙ = “13”. Bref, si l’on a vraisemblablement affaire à un chiffre, il paraît ressortir à un système de notation que nous ignorons. Il devrait désigner une somme: le nom de l’unité monétaire concernée n’est pas donnée, sans doute parce que le gros de la somme (désigné par 2) renvoie au montant indiqué à la ligne 21. Les trois barres qui accompagnent ce chiffre pourraient correspondre à un surcoût, une pénalité (ligne 21: “2” mines; ici: “2” mines + “ΙΙΙ”). S’il y a ici référence à une somme à recouvrer, ἱσμάϊοδϋ régit peut-être un double accusatif: 1. Δ[---]υ Ἀρτιμίδοϋ Εσπλῆμυ 2. “2ΙΙΙ”. – La fin de la ligne 36 et la ligne 37 apportent peut-être les sujets d’ ἱσμάϊοδϋ, c’est-à-dire les noms des magistrats chargés d’exécuter la sanction, sans patronyme et non liés par καί, donc simplement juxtaposés (cf. déjà les anthroponymes de la ligne 36 et, ici même, ceux qui suivent ἄρχοδες). Le premier pourrait commencer avec Ι à la fin de la ligne 36: Ἰ[...]. Ἐπιγῆνῆς, bien représenté dans le corpus dialectal, n’appelle aucun commentaire particulier. En revanche, ΘεϊόΙουΙης est nouveau: même si aucun des six anthroponymes ayant θεός comme premier élément

²⁴ Voir par exemple, P. Roesch, *Etudes béotiennes*, Paris 1982, 13, 16, 18, 22 et 25; L. Darmezin, *Les affranchissements par consécration en Béotie et dans le monde grec hellénistique*, Nancy 1999, n° 12, 55, 61, 62, 71, 78, 83.

ne présente la graphie Θιο- (voir *indices* de DGP), on peut s'attendre à voir se manifester graphiquement ici aussi la fermeture d'un *e* en hiatus (DGP, 14–17); mais, pour que Θιο- ne soit qu'une variante de Θιο-, il faudrait supposer une équation EI = I, dont nous n'avons encore aucun exemple à la date de notre texte. Il s'agit donc vraisemblablement d'un nom en Θιο-. Les anthroponymes de ce type semblent rarissimes: absence d'exemple chez Bechtel; chez Fraser – Matthews II Θειαρχίδης (Athènes, Ve s. a.C.), IIIA Θειογήτων (Sicile, VIe s. a.C.). Le second élément est spécifiquement pamphylien; c'est lui qui apparaît dans Ἀπελάϊου ou variante, voir DGP, n° 31 (sous le gén. Πελλαυρύς): il s'agit peut-être d'un nom d'action *Ἰοῦ/Ἰς/Ἰρῦς (le second *digamma* notant un glide), fourni à peu près sûrement par le radical **wru*: “garder, défendre”: un nouveau composé possessif (“qui est sous la protection divine”). Le texte nous apprend que ces deux individus étaient archontes: ἄρχοδες = ἄρχοντες; la fonction était déjà évoquée par la ligne 21, sans que fussent nommés ceux qui l'assumaient. – Avec ΠΑΡΕΙΥ pourrait commencer un génitif absolu précisant, par exemple, les individus chargés de la gravure et de l'érection de la stèle. Cette séquence risque, en effet, de recouvrir le génitif Παρεῖν, de Πάρεινς = Πάρειος, lui aussi nouveau: il semble tiré du nom de la “joue”, παρειά (rare), surtout pluriel παρειαί; donc un sobriquet issu d'une partie du corps (sur ce type, voir Bechtel, 479 sqq.) ? Mais le mot (ou sa variante homérique παρήϊον/παρήϊα) a d'autres connotations: “joue d'un casque”, “bossette du mors” d'un cheval, “bajoue” d'un animal. – Si l'on en juge par les lignes 30 et 33 et si le début de la ligne 37 a été correctement analysé, les noms des hommes nommés sont donnés sans patronyme et, quand plusieurs se suivent (l. 37), ils ne sont pas liés par καί: la séquence finale pourrait donc comporter, outre Παρεῖν, un Ορυμν[ἔφς], génitif d'Ορυμνεύς, autre nom proprement pamphylien, cf. DGP n° 36 (sous [Ο]ρουμνεῖφς).

N.B. En raison de leur ambiguïté syntaxique, certaines formes ne sont pas accentuées.

9	[]	εδυ ἄν' ἐγαίῳς []
10	[]]
11	[]]
12	[]	τόσ[σ]υς
13	[κε]κραμμενας πόσσῳς(?)	[]
14	[ἄ ἐνέ]χυρα []
15	[]	μένυ Κ
]	λέτῳ ἐπισκεῖα ΨΟ

16 [] ἐπισκεῖν [] τ]α προσόδο(?)
 17 [] ΚΑΙΕ ὄφρ' ὅτ' α[]
 18 [] ΜΕ ἔαλυσ ὅκα ΑΠ[] ἄ[Ι] τὺς φέπος
 19 [] ἐνεχυράσῃ τις καὶ [] ἐ]γαίν ἐάλως
 20 [] ἀ]ιτὼ τίς Ψα φέξῃ []] χάπαδα κ-
 21 [αὶ νι τι]νέτῳ ἰς πόλιν μνᾶς 2 καὶ νι μέρ' ἄρχοδες Η
 22 [] ΕΛΑΙ ἔ τις κατ' ἐγαίῳ ἀ]ιτὼ ἐγαίν ἀ]ιτὺ ἐφάλ-
 23 [ῶσε(?)] ΦΕΣ μεραμαται θύῃ ἐ σίῃ μερεμία καὶ ἡϊ δίκ-
 24 [α φέ] Ψῆται καὶ ἀ]ιτὼς φῖ ἐγαίν ἀ]ιτὺ καὶ πρόσοδ-
 25 [υ καὶ] τὰ στάσι τὰδε ἀ]ιτὼς φῖρῃ καὶ ἡϊ ἄρ' ας μ-
 26 [εραμα]ταισι μειῶδι πάσας ἡὼς φύσῃ καταστάς ἡέταρ-
 27 [υς --] ΠΑΡΑΣ ἀθιηέτῳ ἡὼ μὲ θέλῃ συτελεῖσται
 28 [] συτελειῶσαι ἄρ' ας κατὰ τὰ κεκραμμέν-
 29 [α] ζαμίας τὰς κεκραμμένας ὃ θέλῃ ὑπάρ πόλ-
 30 [ιος] κατεθέκετ' Δάμαρχυς τὰ ἴστακε ἐν ἐγ-
 31 [αῖῳ] υ τὰ στάσι τὰδε αἰφ' ἐ περ' ἀ]ιτὰ φῖ κόπρυς δὲ
 32 [] ἐ]γαίν ἀ]ιτὺ ΑΛΟΨΙ ΡΕΠΟΨΙ μὲ ἐξάγῳδι στεφ-
 33 [] Δάμαρχυ ἡὼ ἴστακε ἐ ΙανάΨα Ἄκρυ ΠΟΣΘΙΠ
 34 [] ΤΑ φέτ' υς πετράκις ὅκ(α) ἄρ' ας ἡυαροῖσι φέΨῳ-
 35 [δαι] καὶ ὅκα ἄμαρ Δαμάρχυ φέΨῳδαι καὶ ν(ι) ἰσμαῖοδ' Δ-
 36 [] υ Ἄρτιμίδῳρ' Εσπλεμμυ μὲνα Ἄγερόνιυ 2 III I
 37 [] Θεῖο]Ιρ' υῖς Ἐπιγένης ἄρχοδες Παρεῖν Ορυν-
 38 [ῆφ' υς]

Nature du document

L'état de l'inscription empêche, on l'a vu, de suivre l'enchaînement des thèmes, même dans la partie la mieux conservée. Sa nature n'est donc pas évidente.

Cependant, la présence d'un certain nombre de termes oriente vers un contrat de location de terre: ἐγαίν/ἐγαία "terrain, domaine" (6 ou 7 occurrences), κόπρυς "fumier", ζῳφά "animaux". Ἐπισκεῖν (2 fois) implique à peu près sûrement l'existence, sur le terrain, de murs ou de bâtiments à restaurer ou à reconstruire. Φίς réfère peut-être au rendement du terrain, πρόσοδος à son revenu financier et ἐνεχυρά/ἐνεχυράσῃ évoquent sans doute les garants qu'a dû proposer le preneur. L'ambiance ainsi suggérée est celle des contrats de fermage retrouvés en diverses cités micrasiatiques, notamment en Carie et dans la Pérée rhodienne (IIIe–Ier s. a.C.): pour une présentation générale, voir M. Brunet, G. Rougement et D. Rousset, Les contrats agraires dans la Grèce antique, Histoire et sociétés rurales 9

(1998), 211–245; pour l'Asie Mineure, M. Sartre, *L'Asie Mineure et l'Anatolie d'Alexandre à Dioclétien*, IV^e siècle av. J.-C./III^e siècle ap. J.-C., Paris 1995, 93–95; pour les textes (vente, achat, location), L. Robert, *Le sanctuaire de Sinuri près de Mylasa I. Les inscriptions grecques*, Paris 1945, n° 46; W. Blümel, *I. v. Mylasa I (I. K. 34)*, n° 201–232 (Mylasa; précieuse analyse d'une partie des documents p. 74–76)²⁵, II (I. K. 35), n° 801–854 (Olymos) et 904–905 (Hydai); le même, *Die Inschriften der Rhodischen Peraia (I. K. 38)*, n° 353–354 (Amos).

La perte de la première partie du texte nous prive de la date, de l'indication de la nature du contrat, de la désignation, voire de la délimitation du terrain, du nom des parties concernées, etc. Quel était le preneur ? peut-être Darmarkhus, mentionné trois fois sans référence à une fonction. Le bailleur ? la cité, cf. *ἰς πόλι, ὑπὸρ πόλ[ιος]* (ou variante) et *ἄρχοδες*. Mais le terrain loué est susceptible d'avoir appartenu au domaine de la "Suzeraine de l'Acropole" (*ἸάναΨα "Ακρυ*). Cette situation n'a rien de surprenant: comme le dit W. Blümel à propos des terres de *Ζεὺς Ὀτῳρκονδέων*, "er (der Gott) hatte ausgedehnten Grundbesitz, der natürlich für alle praktischen Zwecke Grundbesitz der Phylē war" (I. v. Mylasa I, 74), et les décisions émanent de la phylé, dont dépend le sanctuaire. A Olymos, les terres sacrées d'Apollon et d'Artémis sont gérées par *ὁ Ὀλυμέων δῆμος*.

Il serait dangereux d'aller plus loin. Les contrats d'affermage sont, en effet, souvent d'une extrême précision²⁶ et toute hypothèse sur les bribes arrachées à la pierre risquerait d'être illusoire. Ainsi la mention des *ζῶρά* (l. 13/14) réfère-t-elle à une interdiction de pâturage ? Sans doute pas: si *κόπρυς* (l. 31) est bien l'objet direct logique d'*ἐξάγῳδι*, le fumier était produit sur place, ce qui suppose la présence d'animaux. On pressent l'évocation de sanctions pécuniaires, mais aussi divines (cf. *ἄρφας*), en cas d'inobservation d'une clause du bail, mais sans pouvoir préciser ni la clause ni la sanction.

L'apport linguistique

On ne peut être fier des commentaires précédents. La translittération minuscule donnée plus haut n'est qu'une sorte de synthèse de l'ana-

²⁵ Ajouter, du même, *Ep. Anat. 19* (1992), 5–6, n° 217b.

²⁶ Cf. le contrat de location des domaines de Zeus Téménitès (Amorgos, IV^e s. a. C.), *IG XII 7, 62*, repris par J. Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris 1960, n° 35, et par Brunet et alii, o. c.

lyse tentée, tout au plus un genre de guide pour le lecteur. Il est hors de question de l'assortir d'une traduction, tant est grand le risque de verser dans la fiction.

Situation surprenante ? non pas. En effet, si l'accroissement du nombre des textes dialectaux est considérable depuis un quart de siècle, la documentation reste essentiellement funéraire. L'inscription la plus longue connue jusqu'ici (Sillyon, DGP, n° 3) est, comme celle-ci, fortement endommagée et, hormis en sa phonétique, on ne connaît pas le dialecte pamphylien: notamment, on ignore à peu près tout de sa syntaxe et de son lexique.

Malgré son délabrement, le nouveau document représente pourtant un apport considérable à notre connaissance de la langue. Quelques remarques suffiront à la montrer.

Écrit avec l'alphabet épichorique, le texte est à peine effleuré par la koiné: $\phi\epsilon\pi\omicron\varsigma$ pour $\phi\epsilon\pi\upsilon\varsigma$ (l. 18), $\epsilon/\epsilon\nu$, pour $\iota/\iota\nu$ (l. 30 et 33), peut-être emploi du relatif $\omicron\varsigma$ (l. 26, 27 et 33).

Il confirme la présence d'un substrat achéen, avec $\bar{\pi}$ (l. 24 et 31), $\tilde{\alpha}\mu\alpha\omicron$ (35) et peut-être les conjonctions $\tilde{\epsilon}$ (l. 17, 22, 23, cf. Chypre) ou $\hbar\alpha\iota$ (l. 23, 25, cf. la Crète).

Et, surtout, il éclaire d'un jour nouveau la colonisation éolienne (Kymé), rapportée par les sources antiques à propos de Sidé (DGP, 148 et n. 1). On avait bien repéré plusieurs isoglosses avec les dialectes éoliens: 1. le traitement bilabial, devant $e(:)$, de $*ghw$ dans $\Phi\eta\rho\iota\tilde{\alpha}\varsigma$ (= $\Theta\eta\rho\iota\tilde{\alpha}\varsigma$), et de $*k^w$ dans $\Pi\epsilon\lambda\tilde{\omega}\rho\alpha\nu$; 2. les datifs pluriels en $-οισι$, $-αισι$ et $-εσσι$; 3. les désinences de 3^e personne du pluriel de l'impératif actif et médio-passif remontant à $-ντον$ et $-σθον$. Mais 1. n'était illustré que par des anthroponymes, volatiles par nature, et 2.-3. pouvaient être le produit d'une rétenction ou d'un développement indépendants; bref, après examen, aucun de ces traits ne semblait "réfléter nécessairement des rapports entre les deux domaines dialectaux"²⁷, et, en définitive, la colonisation éolienne paraissait "ne pas avoir influencé le grec de Pamphylie" (DGP, 146 et 148). $\Pi\epsilon\tau\rho\acute{\alpha}\kappa\iota\varsigma$ (l. 34) et Ἀγερόνυ (l. 36) montrent que DGP avait tort de sous-estimer ces traces: $\pi\epsilon\tau\rho\acute{\alpha}\kappa\iota\varsigma$ (avec p pour $*k^w$) est un mot du lexique, ressortissant à la communication-fréquente et étendue²⁸, témoignage infiniment plus fiable que celui des anthroponymes évoqués plus haut

²⁷ Récemment, G. Neumann, *Glotta* 72 (1994) [1995], 1-2, a d'ailleurs tenté de voir en $\Pi\epsilon\lambda\tilde{\omega}\rho\alpha\nu$ non un dérivé de $\pi\acute{\epsilon}\lambda\omega\rho/\pi\acute{\epsilon}\lambda\omega\rho\omicron\nu$, mais un avatar d'(Ἀ) $\pi\epsilon\lambda\omega\nu(i)\delta\alpha\varsigma$ (avec $d > r$), cf. *Bull. épigr.* 1997, 615.

²⁸ Expression empruntée à V. de Colombel, *Cahiers du Lacito* I (1986), 42.

pour ce traitement. Quant à l'adoption d'un terme du calendrier²⁹, Ἀγερόνυ, il trahit une incontestable influence sociale et culturelle, liée au nombre et à la diffusion des colons venus de Kymé³⁰ et, naturellement, au statut social qu'ils ont pu acquérir. Lorsqu'on fouillera Aspendos et qu'apparaîtra son épigraphie non funéraire, nous risquons d'avoir des surprises: l'apport éolien à la constitution de l'entité pamphylienne pourrait bien avoir été beaucoup plus important que nous ne l'imaginions jusqu'ici.

Pour clore ces quelques remarques, nous soulignerons le caractère remarquablement conservateur du dialecte sur un point au moins, celui de l'article: avant le τὰ (= τήν) démarcatif du n° 274 ci-dessus (usage peut-être dû à la koiné), on ne connaissait qu'un emploi sûr de l'article, dans le syntagme ὁ βολέμενος (DGP, n° 3, l. 13), où il sert à substantiver le participe, et DGP (125-126) considérait comme possible qu'en Pamphylie ὁ/ἡ/τό ne soit jamais devenu un véritable article. Notre contrat semble confirmer cette hypothèse. On y trouve six occurrences de ὁ/ἡ/τό: en deux exemples, il introduit un participe pour le substantiver (τὰ κεκοσμημένα, l. 28/29) ou pour le marquer comme expansion du substantif précédent (ζαμίας τὰς κεκοσμημένας, l. 29); en deux cas, le thème est associé au démonstratif τὰδε (τὰ στάσι τὰδε, l. 25 et 31); enfin, l. 30 et 33, on lui fait jouer le rôle de relatif. En revanche, le thème αὐτό- est l'item le plus fréquent du texte (8 ou 9 occurrences) et, malgré l'obscurité des contextes, on a l'impression que le plus souvent il ne désigne ni l'ipséité ni l'identité, mais que, même quand il détermine un substantif, il a une fonction simplement anaphorique, donc comparable à celle de l'article défini.

La publication de l'unique "grand" texte pamphylien connu jusqu'ici (DGP, n° 3) remontait à 1846. Combien de temps faudra-t-il attendre pour pouvoir répondre aux questions soulevées par le nouveau document ?

Bibliographie

- Bechtel F.: Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit, Halle 1917.
 Bile M.: Le dialecte crétois ancien. Etude de la langue des inscriptions. Recueil des inscriptions postérieures aux IC, Paris 1988.

²⁹ Ou du calendrier tout entier ? L'avenir en décidera.

³⁰ Ils ne sont apparemment pas restés cantonnés dans la partie orientale de la plaine (territoire de Sidé).

- Brixhe Cl. 1994: *Verbum*, 219–241.
 Brixhe Cl. 1995: *Verbum* 1995–1996, 259–264.
 Brixhe Cl. 1996: *Phonétique et phonologie du grec ancien. Quelques grandes questions*, Louvain-la-Neuve.
 Brixhe Cl. 1999: *Des dialectes grecs aux Lois de Gortyne*, Cath. Dobias-Lalou éd., Nancy, 33–46.
 Chantraine P.: *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1968 sqq.
 DGP: Brixhe Cl., *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris 1976.
 Fraser – Matthews I: Fraser P. M., Matthews E., *A Lexicon of Greek Personal Names I. The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica*, Oxford 1987.
 Fraser – Matthews II: *Les mêmes*, *A Lexicon of Greek Personal Names II. Attica*, edit. by M. J. Osborne and S. G. Byrne, Oxford 1994.
 Fraser – Matthews III: *Les mêmes*, *A Lexicon of Greek Personal Names III A. The Peloponnese, Western Greece, Sicily, and Magna Graecia*, Oxford 1997.
 Hodot R.: *Le dialecte éolien d'Asie. La langue des inscriptions, VIIe s. a.C. – IVe s. p.C.*, Paris 1990.
 Houwink: Houwink Ten Cate Ph. H. J., *The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera during the Hellenistic Period*, Leyde 1961.
 Laroche E. 1959: *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris.
 Laroche E. 1966: *Les noms des Hittites*, Paris.
 Masson O.: *Onomastica Graeca Selecta*, Paris 1990.
 Zgusta L. 1964: *Kleinasiatische Personennamen*, Prague.
 Zgusta L. 1964/1: *Anatolische Personennamensippen*, Prague.
 Zgusta L. 1970: *Neue Beiträge zur kleinasiatischen Anthroponymie*, Prague.

INDICES

A. Anthroponymes

- | | |
|--|-----------------------------|
| Αἶφαν: 261. | Δαματρίου: 262, 271. |
| Ἀπελονίου: 260. | Δαμοχάρις (gén.): 272. |
| Αριαμης: 262. | Διφονυσίου: 270. |
| Ἀριστίας: 271. | Δ[---]υ: 276, l. 35–36. |
| Ἀρτεμιδώρου: 265. | ἘΙις: 260. |
| Ἀρτιμίδου (acc.): 276, l. 36. | Ἐπιγένης: 276, l. 37. |
| Ἀσπάσεις, -σίου: 267. | Ἐπιμούϊου: 271. |
| Βερενίκα (acc.): 275. | Εσπλέμυ (acc.): 276, l. 36. |
| Γουγους (gén.): 272. | Ἐχφασίον[ους]: 273. |
| Δάμαρχος, -υ (acc.): 276, l. 30, 33, 35. | Φανας: 264. |
| | Φαρνόπα[ς?] (gén.): 259. |

Ζοφαλίμα: 263.

Θανάδορυς: 264.

ΘειόΙηρυΙης: 276, l. 37.

ΘίΙας: 260.

Θρασέας: 261.

Ίαρέας: 275.

Ίαρεΐφους (gén.): 268.

Κανυτίφυς (gén.): 264.

Κοπερείνα: 261.

Κου[---]: 259.

Μανία: 272.

Μάνις: 269, 270; -ιτους: 269.

Ματις (gén.): 275.

Μεάλεις: 272, v. Μεγάλεις.

Μεγάλεις: 265.

Μειναδόρας: 268, v. Μιναδώρα.

Μιάλιτυς (gén.): 272, v. Μεγά-
λεις.

Μιναδώρα: 271, v. Μειναδόρας.

Νεφοπόλεις (gén.): 261.

Νῶμῆνιῶ: 258.

Νωμίνου: 275.

Ξερμόπολις: DGP n° 62.

Όρμά: 274.

Ορυμν[ἔφυς] (gén.): 276, l. 37–38.

Παρείν (gén.): 276, l. 37.

Πάτρα: 264.

Πελονίου: 264.

Πιδασαλαυ? (gén.): 259.

Πορσόπας (gén.): 266.

Πτολέμαν: 266.

Σφαρνις: 275.

Τέτανι (gén.): 275.

Τιτι (gén.): 275.

Τροκονδαυ: 259.

Υφρακενδεαυ: 275.

Φορδίσις: 272; -εισίου: 272;
-ισίου: 263, 273.

Χορίνα(ι): 272.

B. Théonymes

Διφί: 258.

Ίστίαι: 258.

ΙανάΨα (dat.): 276, l. 33; -ας
(gén.): 274.

C. Toponymes

Άκρου: 274; -υ (gén.): 276, l. 33.

D. Lexique

ἀΙτύς: 276, l. 18; ἀΙτύ (acc.
sing.): 276, l. 22; ἀΙτύ (gén.
sing.): 276, l. 24, 32; ἀΙτά
(acc. sing. f.): 276, l. 31; ἀΙτός
(acc. plur.): 276, l. 24, 25; ἀΙτῶ
(gén. plur.): 276, l. 20, 22.

ἀνά: 276, l. 9.

ἀθιηέτῶ?: 276, l. 27.

αἰφέ?: 276, l. 31.

ΑΛΟΨΙ(ΡΕΠΟΨΙ): 276, l. 32.

ἄμαρ: 276, l. 35.

ἄρφάς: 276, l. 25, 28, 34.

ἄρχοδες: 276, l. 21, 37.

δέ: 276, l. 31.

δίκ[α]: 276, l. 23–24.

ἐ: 276, l. 33, v. ἐν.

ἐ: 276, l. 17, 22, 23.

ἐάλυς?: 276, l. 18; ἐάλῶς? (acc.
plur.): 276, l. 19.

ἐγαυ (acc. sing.): 276, l. 22; -αίυ
(gén. sing.): 276, l. 19, 24, 32;
-αίῶ (dat. sing.): 276, l. 30–31;
-αίῶς (acc. plur.): 276, l. 9; -
αίῶ (gén. plur.): 276, l. 22.

- ἐφαλ[---]: 276, l. 22.
 ἐν: 276, l. 30, v. ἐ.
 ἐνεχυράσῃ: 276, l. 19.
 ἐξάγῳδι: 276, l. 32.
 ἐπισκεΙά: 276, l. 15, 16.
 ἐπίστασι (acc. sing.): 258
 εὐχά (acc. sing.): 275.
 ἐξῆ: 276, l. 20.
 ἐέπος: 276, l. 18.
 ἐέτυς: 276, l. 34.
 [ἐέ]Ψεται: 276, l. 24; ἐέΨο[---]:
 276, l. 34–35; ἐέΨοῖται: 276,
 l. 35.
 ἐί (acc. sing.): 276, l. 24, 31.
 ἐίρῃ: 276, l. 25.
 ζαμίας (acc. plur.): 276, l. 29.
 ζῳ[ά]: 276, l. 13–14.
 ἡἰ (conj.): 276, l. 23, 25.
 ἡάπαδα: 276, l. 20.
 ἡέταρ[υς]: 276, l. 26–27.
 ἡιαροῖσι: 276, l. 34.
 ἡῶ (gén. plur.): 276, l. 27, 33;
 ἡῶς (acc. plur.): 276, l. 26.
 θέλῃ: 276, l. 27, 29.
 θύῃ: 276, l. 23.
 ἱς: 276, l. 21.
 ἱσμαίοδου: 276, l. 35.
 ἱστᾶκε: 276, l. 30, 33.
 καί: 275; 276, l. 19, 21, 23, 24,
 25, 35.
 κατά: 276, l. 28.
 καταστάς: 276, l. 26.
 κατεθέκεν: 276, l. 30.
 κεκραμμένα (acc. plur. n.): 276,
 l. 28–29; -μένος (acc. plur. f.):
 276, l. 13, 29.
 κιθαριστής: 274.
 κόπρος: 276, l. 31.
 μέ: 276, l. 27, 32.
 μειῶδι: 276, l. 26.
 μένα: 276, l. 36.
 μεραμαται: 276, l. 23; μ[εραμα]-
 ταισι: 276, l. 25–26.
 μερέ: 276, l. 21.
 μερεμία: 276, l. 23.
 μνᾶς: 276, l. 21.
 νι: 276, l. 21, 35.
 ὃ (cas?): 276, l. 29, v. ἡῶ.
 ὀφρῶτάς: 276, l. 17.
 ὄκα: 276, l. 18, 34, 35.
 πάσας: 276, l. 26.
 περ(ι): 276, l. 31.
 πετράκις: 276, l. 34.
 πόλι (acc.): 276, l. 21; -ιος: 276,
 l. 29.
 ποσσῶς: 276, l. 13.
 πρόσσοδ[υ]: 276, l. 24; -δῶ:
 276, l. 16.
 ΡΕΠΟΨΙ (ΑΛΟΨΙ-): 276, l. 32.
 σίῃ: 276, l. 23.
 στάσι (acc.): 276, l. 25, 31.
 στεφ[---]: 276, 32–33.
 συτελειῶσαι: 276, l. 28.
 συτελεῖσται: 276, l. 27.
 τά (acc. f.): 275; 276, l. 25, 31;
 τά (n. plur. 276, l. 28, 30; τάς
 (acc. plur. f.): 276, l. 29.
 τάδε (acc. sing. f.): 276, l. 25, 31.
 τινέτω: 276, l. 21.
 τις: 276, l. 19, 20.
 τόσσυς: 276, l. 12.
 ὑπάρ: 276, l. 29.
 φύσῃ: 276, l. 26.
 Ψα: 276, l. 20.
 Ψο[---]: 276, l. 15.